This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

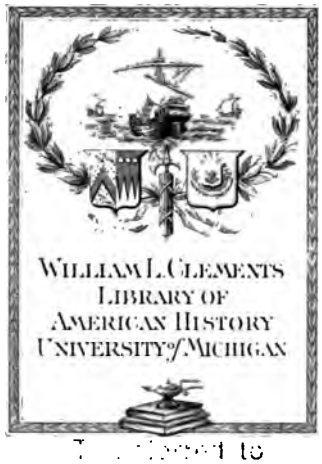
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
E
125
.G8
B43
1885

B 838,444

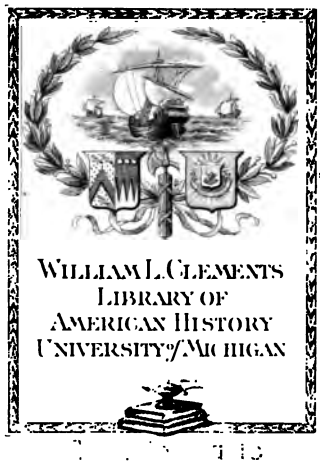


Transferred to
Central Library

ATTENTION PATRON:

This volume is too fragile for any future repair.
Please handle with great care.

TAIRE
FAIRE


WILLIAM L. CLEMENTS
LIBRARY OF
AMERICAN HISTORY
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Library

LES DEUX QUETZALCOATL ESPAGNOLS :

J. DE GRIJALVA ET F. CORTÉS.

PAR

E. BEAUVOIS

Extrait du MUSÉON.
(T. IV, nº 4, p. 466-493; nº 5, p. 572-593, Août et Octobre 1884)

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE
rue de Namur, 22

1885

E
125
.G8
B43
1885

Gift
Wm CL
3-24-61
add

LES DEUX QUETZACOATL ESPAGNOLS :

J. DE GRIJALVA ET F. CORTÉS.

I. Prédictions et Présages.

On ne croirait jamais que les Mexicains aient pu confondre un prédicateur de l'Evangile avec un de leurs anciens dieux ou héros païens, si l'on ne savait avec certitude qu'ils ont bien pris J. de Grijalva et F. Cortés pour Quetzalcoalt (1). Ce qui s'est passé au XVIe siècle n'est qu'une répétition de ce qui avait eu lieu dans les derniers temps du paganisme, et les faits positifs que les écrivains hispano-mexicains ont, en pareille matière, constatés *de visu*, nous aident à comprendre les témoignages analogues des anciens historiens aztecs. Rien n'éclairera donc mieux l'apothéose du papa (2) chrétien que la déification de Grijalva et de Cortés. Pour avoir été tous les trois identifiés avec le Quetzalcoatl primitif, il fallait qu'ils eussent bien des traits de ressemblance avec lui et entre eux. Il y en avait plusieurs en effet (3). Le chef de la seconde migration toltèque (4), après avoir été soleil au ciel (5), fut relégué sur terre, à *Tullan-Tlapallan*, la cité du soleil

(1) Sur ce nom voy. plus bas, p. 466-468.

(2) Sur ce mot voy. plus bas, p. 470; Cfr. p. 469, 471-473.

(3) Comme ces matières sont encore fort obscures et peu connues même au Mexique et en Espagne, il faut sans cesse se référer aux sources ; on le fera toutes les fois qu'elles n'ont pas déjà été citées dans un précédent mémoire sur l'*Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes*, par E. Beauvois, dans la *Revue de l'histoire des religions*, publiée sous la direction de M. Jean Réville, 5e année, nouv. série, t. X. Paris, 1884, in-8° (1e partie, n° 1, juillet-août, p. 1-42, et 2e partie, n° 3, novembre-décembre, p. 265-331).

(4) J. de Torquemada, *Monarchia indiana*, Madrid, 1723, 3 vol. in-f°, l. III, ch. 7, t. I, p. 254-5.

(5) L'*Elysée des Mex.*, p. 23, 275.

levant (1), que les Mexicains localisaient dans le Tlalocan (2), leur paradis terrestre. Il devint le dieu d'une partie des Toltecs ou habitants de Tullan (3), et sa momie portée par un prêtre (4), ou son avatar (5), les guida dans leurs migrations. De Tullan ou Tula, l'*ultima Thule, à sole nomen habens* (6), il les conduisit à Chicomoztoc, dans la lagune de Teo-Culhuacan (golfe du St Laurent (7), puis à la Tula mexicaine, qu'il fut forcé de quitter à la suite de grands revers; en partant pour l'Amérique centrale où l'on perd sa trace, il annonça qu'il reviendrait occuper son trône et reprendre les trésors qu'il avait enfouis (8). Comme il avait commencé par être une divinité solaire; que sa première station en ce bas monde était située à l'est de l'Amérique; qu'il était blanc et barbu (9), comme les rois Toltecs en général (10); qu'il avait

(1) Tonalan, lugar del sol. (Fernando de Alvarado Tezozomoc, *Crónica mexicana*, ch. 1, p. 7 du t. IX de *Antiquities of Mexico* de Lord Kingsborough, Londres, 1848, in-f°.) Selon le Dr Brinton (*American hero-myths*, Philadelphie, 1882, in-8°, p. 83), Tollan ou Tullan est une forme syncopée de Tonatlan, *the place of the sun*. — *Tlapallan* formé de *tlapalli* et de la suffixe locative *tlan*, peut-être rapproché de *tlapcopa*, l'orient (Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouvelle-Espagne*, l. VI, ch. 8, p. 486 de la trad. de MM. Jourdanet et R. Siméon, Paris, 1880, gr. in-8°) et s'expliquer par *levant*.

(2) L'*Elysée des Mex.*, p. 26.

(3) Le nahua forme beaucoup de noms ethniques en supprimant la suffixe locative *tlan*, *lan* et en ajoutant au radical *tecatl* (personne, individu), au pluriel *teca*. Puisque de *Cholullan* on a fait *cholultecatl*, *tultecatl*, au pluriel *tulteca*, doit venir de *Tullan* et signifier habitant de Tullan. (Cfr. l'*Elysée des Mex.*, p. 29-30).

(4) E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 276.

(5) Id. *ibid.*, p. 274, 277-8. — Huitzilopochtli, frère de Quetzalcoatl et qui est parfois confondu avec lui (Id. *ibid.*, p. 279, note 1 et p. 316-7), s'était également incarné dans le sein d'une vierge, « y nascio della Uchilogos [forme espagnole de ce nom] otra vez, allende de las otras vezes que avia naçido, porque como era dios hazia y podia lo que queria. » (*Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, éditée par J. G. Icazbalceta, dans *Anales del Museo nacional de Mexico*, t. 1, p. 93). Ces paroles peuvent s'appliquer exactement à Quetzalcoatl.

(6) E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 25, note 6, et p. 26, note 1.

(7) Id. *ibid.*, p. 270-1.

(8) Id. *ibid.*, p. 299.

(9) Id. *ibid.*, p. 273, note 1.

(10) Estos reyes [Tultecas] eran altos de cuerpo y blancos, barbados como los Españoles, y por esto los Indios, cuando vino el Marques [del Valle de

aboli les sacrifices humains; qu'il apportait une civilisation plus avancée et un culte plus humain (1),— on prit l'habitude d'appeler Quetzalcoatl les chefs d'émigrants de race blanche, les réformateurs ou les conquérants venant de l'est, sans en excepter J. de Grijalva ni Cortés. Au fond, ce nom n'était qu'un qualificatif, composé de *quetzalli* (plumet vert) et de *coatl* (serpent). Mais que peut bien être un serpent emplumé ou à panache? et quel rapport cette idée fantastique a-t-elle avec un dieu ou son grand-prêtre? On aurait peine à se le figurer, s'il fallait prendre ce mot à la lettre; aussi bien n'est-ce pas nécessaire, et il est facile de trouver un sens raisonnable à ce composé, si l'on sait que le *quetzalli* était au Mexique non pas seulement un insigne militaire (2), comme chez nous, mais aussi un emblème sacerdotal (3); et que *coatl* entrait en composition dans d'autres noms avec le sens de dignitaire (4). Le quetzalcoatl était le souverain pontife des peuples nahuas, le représentant de la divinité sur terre. Il ne faut donc pas être surpris de rencontrer tant de *quetzalcoatl* dans l'histoire du Mexique; tout grand-prêtre était ainsi qualifié (5)

Oaxaca = F. Cortés] entendieron que era Tlolpliltzin [Topiltzin = Quetzalcoatl], como les habia dicho que habia de volver à cierto tiempo con sus vasallos antiguos de sus pasados, y con esta esperanza incierta estuvieron hasta la venida de los Españoles, digo los simples, y los que eran Tultecas de nacion, porque bien sabian los señores de esta tierra que fue à morir en la provincia de Tlapalan. (Fernando de Alva Ixtlilxochitl, *Tereera relacion de la fundacion de Tula y los reyes que tuvo*, p. 325 des *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. IX).

(1) E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 18, 293-4.

(2) Sahagun, *Hist. gén.*, l. III, ch. 27, p. 121 de la trad. de MM. Journet et R. Siméon.

(3) Id. *ibid.*, l. I, ch. 5, p. 16; — Torquemada, *Mon. indiana*, l. VII, ch. 19, p. 117.

(4) Le célèbre guerrier Tlacaelel et son fils, qui furent l'un et l'autre lieutenants ou coadjuteurs du roi, portaient en cette qualité le titre de *cihuacoatl* (serpent femelle). (Diego Duran, *Historia de las Indias de Nueva-España*, édit. par J. F. Ramirez, Mexico, t. I, 1867, in-4°, p. 205, 381). Le juge suprême se nommait *cihuacoatl* (Torquemada, *Mon. indiana*, l. XI, ch. 25, t. II, p. 352.)

(5) B. de Sahagun, *Hist. gén.*, l. III, append., ch. 9, p. 235 de la trad. franç.; — Torquemada, *Mon. indiana*, l. VI, ch. 24, t. II, p. 52; l. IX, ch. 31, p. 221-2.

Le nom de Quetzalcoatl paraît être devenu un appellatif chez les peuples du Mexique, plusieurs centaines d'années avant la conquête espagnole. Lorsque les Chichimecs (1) virent arriver, vers la fin du XIVe siècle, un missionnaire blanc et barbu, qui réprouvait les sacrifices humains et qui prêchait l'Evangile (2), ils le prirent pour un avatar de Quetzalcoatl (3) ou pour un autre Topiltzin (4), lui en donnèrent le nom et ils appelèrent ses disciples tout à la fois *Toltecs*, *Fils du soleil*, et *Fils des nuées* (5). Une partie d'entre eux l'accompagnèrent dans son exode, lorsque les persécutions et l'insuccès de sa mission le forcèrent d'émigrer.

De son temps, les *Tenochca* (habitants de Tenochtitlan) ou Mexicains propres, avaient commencé à prendre le dessus dans le bassin du haut Anahuac ; ils y avaient apporté le culte sanguinaire (6) de Huitzilopochtli et avaient adopté les rites non moins inhumains de Tezcatlipoca-Huemac ; longtemps méprisés des peuples voisins, qui avaient en horreur leur religion barbare (7), ils réussirent à propager celle-ci (8) par la force des armes et grâce aussi à une meil-

(1) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 77.

(2) E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 281-2.

(3) Id. *ibid.*, p. 282, note 1.

(4) Id. *ibid.*, p. 281-2.

(5) Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 74, 77.

(6) De donde se levantó aquella maldeta opinion y seta de que Vitzilopochtli no comia sino coraçones y de donde se tomò principio de sacrifiar hombres y abrillos por los pechos y sacalles los coraçones y ofrecérselos al demonio y à su dios Vitzilopochtli. (Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 26).

(7) Id. *ibid.*, t. I, p. 29, 33, 35.

(8) 1396, Murió el primer rey de los Mexica, Acamapictli..... Hácia este tiempo los Colhua, herederos directos de la civilizacion tolteca, habian emparentado con los Chichimeca y cobrado fuerzas con su alianza..... ; pero desde el asesinato de Acamapictli y usurpacion de Achitometl II, disgustados los Chichimeca habian ido abandonando la ciudad, viniendo esta à la mayor decadencia. Segun aparece, la causa principal era la guerra intestina suscitada por motivos religiosos ; los Chichimeca conservaban su antiguo é inocente culto, mientras los Colhua, con el trato de los Mexica, habian adoptado de estos sus instituciones tenebrosas y sangrientas. Recrudescióse tanto el mal, que la ciudad entera quedó abandonada por los habitantes el año XI acatl = 1399 : perecia por causas identicas à las que arruinaron à Tollan. (M. Orozco y Berra, *Historia antigua y de la conquista de Mexico*, t. III, Mexico, 1880, pet. in-4°, p. 185. Il cite à ce propos les *Anales de Cuauhtitlan*

leure organisation politique. Au contraire, les anciens sujets des Toltecs paraissent n'avoir eu aucune répugnance à adopter les doctrines épurées du nouveau Quetzalcoatl; ils aimaient en lui le maître doux et plein de mansuétude, qui leur enseignait le bien, les détournait du mal et les exemptait des odieuses offrandes de victimes humaines (1). Le missionnaire qui était qualifié de *papa* (2), (tout comme les religieux gaëls de l'ordre de Saint Columba établis dans la Grande-Irlande ou Escotiland, sur les rives du golfe St-Laurent (3), après avoir été successivement expulsé de

et le manuscrit des *Relaciones franciscanas*). Les émigrants mêlés de Mexicains demandèrent aux seigneurs chichimecs la permission de s'établir à Cuauhtitlan, qui est situé à 42 kilomètres au sud de Tula. On leur assigna un petit territoire aux environs de cette ville. « Los barbaros de Cuauhtitlan desconocian los sacrificios cruentos y ni aun templos levantaban ; por eso no permitieron que los Colhua vivieran dentro de la ciudad, dejándoles edificar su templo en Tlanacaztlan yn altepec. Consentidos en esta manera, » en el mes Toxcatl fué cuando comenzaron los de Culhuacan à sacrificar à los dioses victimas humanas. » (*Anales de Cuauhtitlan*, citées par Orozco y Berra, t. III, p. 186). De estos sectarios fanáticos no todos quedaron en Cuauhtitlan, pues muchos con sus divinidades y para propagar sus doctrinas se pasaron à Azcapotzalco, Coatlichan y Huexotla. (*Anales de Cuauhtitlan*, citées par Orozco y Berra, t. III, p. 186). En cette même année (1400) mourut Huactli, seigneur de Cuauhtitlan, et les nouveaux venus s'empressèrent de proclamer un prince de leur choix, Iztactototl, qui était petit-fils du feu roi de Colhuacan. Ils rendirent quelques services aux Chichimecs, parce qu'ils étaient plus avancés en civilisation, leur enseignèrent quelques utiles procédés, embellirent Cuauhtitlan et la préservèrent des inondations. « No alcanzaron tan buenos resultados en religion, porque parte de los Chichimeca se resistió tenazmente à dejar el antiguo por el nuevo culto ; su obstinacion se prolongó por tanto tiempo que acusados por los Colhua al rey mexica Itzcoatl, este hizo confiscar las tierras de los recalcitrantes de Zoltepec y de Cuauhtepec, pereciendo los vecinos ahorcados los unos, sacrificados en Mexico los demas. » (*An. de Cuauhtitlan*, citées par Orozco y Berra, t. III, p. 187). Ces faits et ces dates sont parfaitement d'accord avec ce que le P. Duran dit du Papa.— Les *Anales de Cuauhtitlan* que Orozco y Berra citait d'après le manuscrit sont maintenant publiées en partie dans les *Anales del Museo nacional de Mexico*, in-f°, comme appendice aux t. I-III, 1879-1884. Le texte nahua et les deux traductions espagnoles des passages qui nous intéressent ici se trouvent dans le fasc. VI du t. II, Append. p. 53-56.

(1) Bartolomé de las Casus, *Apolog. hist.*, ch. 122, à la suite de son *Hist. de las Indias*, publiée par le marquis de la Fuensanta del Valle, t. V. Madrid, 1876, in-8°, p. 450. Cfr. Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV, ch. 14, t. I, p. 380.

(2) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 72-77.

(3) E. Beauvois, *Les Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique*,

Cholula, de Tlaxcallan, et poursuivi de ville en ville, finit par s'établir dans la cité toujours célèbre de Tollan ou Tula, quoique bien déchue de sa grandeur depuis la disparition des vrais Toltecs. Ses ennemis ne l'y laissèrent pas en repos; il dut reprendre le cours de ses pérégrinations. « S'y étant résolu, Topiltzin convoqua les habitants de Tula et leurs nationaux, les remercia de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée et leur fit ses adieux; comme ils étaient affligés de le voir partir et qu'ils lui en demandaient la raison, il leur répondit que c'était à cause des persécutions de ces mauvaises gens et, leur faisant un long discours, il leur annonça l'arrivée en ce pays d'une nation étrangère venant de l'est; elle porterait un costume étranger de différentes couleurs; serait vêtue des pieds à la tête avec coiffure. C'est Dieu qui l'enverrait pour châtier ceux qui l'avaient maltraité et lui faisaient l'affront de l'expulser; grands et petits périraient dans ces expiations, sans pouvoir se tirer des mains de ses fils qui viendraient les exterminer lors même qu'ils se cacheraient dans les cavernes et les entrailles de la terre; ils les en arracheraient, les poursuivraient, leur ôteraient la vie. On peignit aussitôt en caractères la prophétie du Papa pour en perpétuer le souvenir et en attendre la réalisation; depuis ils en virent l'accomplissement dans la venue des Espagnols. Il ajouta pourtant que ni eux, ni leurs fils, ni leurs petits-fils ne verraient cet évènement qui aurait pour témoin la quatrième ou la cinquième génération. « Ce seront vos seigneurs; vous aurez à les servir et ils vous maltraiteront et vous expulseront de votre pays, comme vous l'avez fait pour moi. » Se retournant vers ses disciples et beaucoup d'autres gens qui le suivaient en pleurant, il leur dit : « Allons, mes frères, partons d'ici où l'on ne veut pas de nous et allons où nous serons mieux reçus (1). »

Tandis que les Chichimecs et notamment ceux de Tlaxcallan, interprétaient à leur avantage cette singulière prédiction, elle ne fut pas sans causer de l'effroi aux Mexicains, qui se croyaient visés par ces paroles comminatoires. Le

dans *Compte rendu du Congrès internat. des Américan.*, 5e session, Copenhague, 1883, p. 74-97.

(1) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 75.

Papa n'avait pas eu besoin du don de prophétie pour prévoir ce qui arriva ; suivant une explication fondée sur sa qualité, ses doctrines évangéliques, ses caractères physiologiques, son costume, la ressemblance générale qui permit de le confondre d'une part avec l'ancien Quetzalcoatl, de l'autre avec des Européens comme J. de Grijalva et F. Cortés ; son exode dans la direction de l'Est où devait être le berceau commun des Quetzalcoatl ; la date de son arrivée, précisément à l'époque où furent établies des relations au moins passagères entre la colonie gaëlique de l'Escotiland et la zone tropicale (1), — toutes ces circonstances nous autorisent à affirmer que c'était un religieux gaël de l'ordre de Saint Columba. Il connaissait donc par tradition l'esprit entreprenant des Européens ; son pays natal, la Grande-Irlande ou Escotiland, qui depuis des siècles était sans relations avec la mère-patrie, venait d'être découverte non pas précisément par un Irlandais, mais par un insulaire de l'archipel le plus voisin des pays gaëliques, par un Frislandais ou habitant des Færeys. C'était sans doute sur un navire de ce dernier qu'il s'était rendu au sud de l'Amérique septentrionale, et il ne doutait pas ce que ce marin entreprenant, après avoir fortuitement retrouvé le chemin du Nouveau Monde, ne le fît connaître à ses compatriotes. Il pouvait donc bien conjecturer qu'un jour ou l'autre des Chrétiens viendraient au Mexique et, comme il devait savoir, soit par ce navigateur, soit par les Scandinaves du Grœnland (qui avaient des comptoirs, peut être même encore une colonie, dans le Markland ou Nouvelle-Ecosse, pays voisin de l'Escotiland), comment les anciens Croisés et actuellement les Chevaliers Teutoniques traitaient les infidèles, il avait les

(1) Le pêcheur frislandais, dont les Zeni nous ont conservé la relation, étant captif à Drogio, pays situé au sud de la zone froide des Etats-Unis, en apprit la langue et servit d'interprète aux navigateurs escotilandais et fit nombre de fois le même voyage avec eux (egli frequentó poi con lor quel viaggio. — *Dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et Icaria* fatto per due fratelli Zeni M. Nicoló, il cavaliere, et M. Antonio, f° 232 de *Secondo volume delle navigationi et viaggi*, recueil de J. B. Ramusio. Venise, 1583, f°. — Cfr. *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland*, par E. Beauvois dans *Compte-rendu des travaux du Congrès international des américanistes*, 2e session. Luxembourg, 1877, t. I, in-8°, p. 199).

meilleures raisons de presser les Chichimecs et les Aztecs de se convertir ; il leur dépeignait les misères qu'ils auraient à subir s'ils n'étaient pas chrétiens lors de leur assujettissement. Il leur disait, en évitant de préciser (1), que s'ils n'étaient pas eux-mêmes témoins de ces choses, ce seraient leurs fils, leurs petits-fils ou leurs arrière-petits-fils, qui en verraient l'accomplissement ; autant eût valu dire dans un temps peu éloigné ! Mais les Indiens avaient pris cet oracle à la lettre. Les contemporains devenus vieux répétèrent cette prédiction à leurs enfants, qui la transmirent aux leurs, et ceux-ci firent de même. On arriva ainsi jusqu'à la quatrième génération et, comme jusque-là il n'était pas venu de conquérants blancs et barbus, on en concluait qu'ils devaient arriver dans le cours de la cinquième génération, c'est-à-dire en comptant chacune d'elles pour 30 à 33 ans, de 120 à 132 ans après la prédiction qui avait eu lieu vers la fin du XIVe siècle.

Les sujets de Montezuma II s'attendaient donc à l'asservissement du Mexique et à la ruine de l'idolâtrie, et ils étaient confirmés dans cette croyance par des phénomènes dont quelques-uns pouvaient être imaginaires, mais qui pour la plupart n'avaient rien que de naturel. C'étaient en partie les mêmes qui avaient précédé la chute de l'empire toltec et la disparition de l'un des Quetzalcoatl : la famine, les bouleversements de la nature, les météores extraordinaires. On trouvera peut-être singulier que des phénomènes identiques ait été expliqués d'une façon contradictoire, le départ et le retour du même être surnaturel ; mais il y avait entre eux un point de contact, la chute du régime en vigueur (2), et c'est plutôt ce que ces présages annonçaient. — En outre, un des Quetzalcoatl était censé avoir prédit qu'il reviendrait à la fin du monde (3). Et puis certains de ces phénomènes

(1) En parlant d'évènements futurs, les Mexicains employaient, paraît-il, les chiffres 1, 2, 3, 4 pour exprimer l'incertitude de la date. (Voy. plus loin, p. 492, note 1).

(2) Telle était l'opinion de Nezahualpilli. (Voy. plus loin, p. 478. — Cfr. § III).

(3) El cual vuelve donde vino y nosotros con el, pero vàse para volver y tornar à visitaros, cuando fuese ya tiempo de acabarse el mundo. (B. de Sahagun, *Historia universal de las Cosas de Nueva-España*, dans *Antiquities of*

étaient en relation intime avec les fils du soleil ou des nuées, comme on appelait les descendants ou les avatars de Quetzalcoatl. Il n'est pas surprenant que des gens superstitieux, apprenant l'arrivée des Espagnols, les aient pris pour des « hijos del sol...., salidos de entre las nubes y de entre las nieblas lugar à todos escondido (1). » Après ce qui vient d'être dit on comprendra mieux le singulier langage que Montezuma tint à Cortés en présence de toute sa cour ; on le reproduira plus loin, mais il faut d'abord exposer ce que les historiens nous apprennent des antécédents de cette étrange affaire.

Les prodiges ou, pour parler plus exactement, les phénomènes que les superstitieux regardaient comme tels, furent très nombreux. Le P. B. de Sahagun en énumère huit (2), mais si l'on voulait bien compter on en trouverait davantage ; nous n'en relèverons qu'un, celui que l'on pouvait regarder comme un signe du prochain retour de Quetzalcoatl ; c'était la nuée, fumée ou lueur blanche qui, chaque nuit pendant un an, apparaissait du côté de l'est et s'élevait progressivement jusqu'au zénith de Mexico (3). Venant de l'Orient et suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de ceux qui avaient expulsé Quetzalcoatl, elle semblait menaçante pour eux. C'est qu'en effet ce fils d'Iztac Mixcoatl (*le Tourbillon blanc*, mot-à-mot : le fils de la nuée blanche(4), pouvait opérer sa descente sur terre en s'enveloppant d'un voile de nuages, comme faisaient autrefois (5) ses prototypes gaéliques, les Tuatha De' Danann (6), et comme on supposa que firent plus tard ses épigones espagnols (7). Les enseignements chrétiens du Papa-Quetzalcoatl et les images pieuses qu'il montrait à ses néophytes (8), ne durent pas diminuer

Mexico, de Lord Kingsborough, t. VII. Londres 1831, in-f°, p. 319, l. X, ch. 29, § 12, p. 674 de la trad. de MM. Jourdanet et R. Siméon).

(1) Id. *ibid.*, l. XII, ch. 16, p. 427 du texte, 812 de la trad. franç.

(2) Id. *ibid.*, l. XII, ch. 1, p. 796-7 de la trad. franç.

(3) Voy. les auteurs cités plus loin, p. 476, note 1.

(4) E. Beauvois, *l'Elysée des Mexic.*, p. 277-8.

(5) Id. *ibid.*, p. 21.

(6) Id. *ibid.*, p. 22-23, 33, 272, 275, 288.

(7) Voy. plus loin, § 3, le célèbre discours de Montezuma.

(8) De même que les premiers missionnaires espagnols, le Papa dut faire

à leurs yeux le rôle joué par les nuages dans les apparitions d'êtres surnaturels (1). Les artistes catholiques du temps aimaient à représenter le Père éternel trônant sur les nuages lors du Jugement dernier, et les Mexicains d'avant Cortés, qui ne distinguèrent jamais bien nettement de leurs anciennes croyances les nouvelles doctrines analogues, purent bien confondre la *catabase* de Quetzalcoatl avec la fin du monde(2). Ainsi, que l'on se reportât aux réminiscences chrétiennes ou que l'on s'en tînt aux superstitions payennes, la nuée blanche étaient pour tous les Mexicains un sujet soit d'espérance soit de crainte: elle semblait être l'aurore d'une ère nouvelle pour les secrets partisans de Quetzalcoatl; pour la confédération Chichimèque dont ce dieu était resté le patron, tandis qu'il était relégué au second rang dans les temples de Mexico; enfin pour les Totonacs qui continuaient à attendre le Messie et à adorer la mère du Sauveur (3). En revanche elle excitait l'appréhension des maîtres de l'empire qui avaient imposé le culte de Tezcatlipoca aux peuples vaincus et qui s'en faisaient un moyen de gouvernement, en exigeant pour ses autels un tribut de victimes humaines (4).

Une nuit, les *Acacauhtin* (5), gardiens du temple de

grand usage des tableaux parlants. « Tenia por exercicio el edificar altares y oratorios por todos los barrios y poner ymagenes en las paredes, sobre los altares..... Segun la relacion del se da era cantero que entallaba imagenes en piedra y las labraba curiosamente. (D. Duran, *Hist. de las Indias*, t, II, p. 73). — Les Espagnols virent encore plusieurs de ces images peintes ou sculptées (Sahagun, *Hist. gen.*, l. XI, ch. 13, p. 791 ; J. de Torquemada, *Mon. indiana*, l. XV, ch. 49, t. III, p. 134. — Cfr. E. Beauvois, dans *Compte-rendu du Congrès international des Américanistes*, 5e session. Copenhague, 1883, p. 102, 133-135).

(1) Dans les illustrations que le P. Duran a insérées dans son *Historia de las Indias* et qui paraissent être copiées assez fidèlement d'après des peintures mexicaines,on voit plusieurs apparitions d'êtres ou d'objets surnaturels planant sur les nuages (*Atlas*, 3e partie, pl. V, fig. 13, 15 ; pl. VI, fig. 16-18).

(2) B. de Sahagun, *Hist. gen.*, l. X, ch. 29, § 12, p. 674.

(3) B. de las Casas, extr. de l'*Apologét. hist.*, ch. 121, p. 444-5. — Gerónimo de Mendieta, *Historia eclesiàstica indiana*, édit. par J. G. Icazbalceta. Mexico, 1870, in-4°, l. II, ch. 9, p. 89-90 ; — J. de Torquemada, *Mon. indiana*, l. VIII, ch. 5, t. II, p. 134 ; l. XV, ch. 49, t. III, p. 134.

(4) Jos. de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, edit. de Madrid, 1792, en 2 vol. pet. in-4°, l. V. ch. 22, t. II, p. 55.

(5) B. de Sahagun écrit *Achcacauhtin* et *Achcauhtin*, que M. Rémi Siméon

Huitzilopochtli, furent appelés du dehors par un des leurs. « Venez voir, leur cria-t-il, une fumée qui s'élève du côté de l'orient; elle devient épaisse ; elle est si blanche qu'elle en resplendit, d'une clarté si vive que l'on se croirait en plein jour; elle va croissant et déjà elle aussi haute que le ciel; on dirait un grand géant blanc qui approche (1). Votre consigne n'est pas de dormir : levez-vous pour contempler ce phénomène qui semble faire corps avec le ciel. » Tous se hâtèrent de sortir et ils observèrent la nuée jusqu'au matin

trad. par chefs principaux (p. 125, 228, 230 de la trad. franç.) — J. de Torquemada, qui écrit *Achcauhtli*, au pluriel *Achcautitin*, rend ce mot pu *tlamacazqui* (serviteur, prêtre), en nahua et le traduit en espagnol par *maior* (*Mon. ind.*, l. X, ch. 31, t. II, p. 288 ; l. XI, ch. 26, t. II, p. 355).

(1) Selon le P. Duran, c'était une comète (*Hist. de las Indias*, t. II, p. 489, 493) ; une étoile avec sa queue resplandissante (*Ibid.*, t. II, p. 489, 491). Jean de Grijalva vit en effet, pendant son expédition sur les côtes du Mexique, en 1518, « una stella incima la nave dapoi el tramontar del sole et partisse sempre buttando razi fino che se pose sopra quel vilagio over populo grande et lasso uno razo nel aiere che duro piu de tre hore grande et anchora vedessimo altri signal ben chiari. » (*Itinerario de l'armata del re catholico in India verso la isola de Iuchatan del anno MDXVIII*, par le premier chapelain de la flotte, Juan Diaz, dans *Coleccion de documentos pura la historia de Mexico*, publiée par J. G. Icaztalzeta, t. I, 1858, in-4°, p. 302). Mais ce phénomène doit être celui que Herrera place après 1517 (*Hist. gen.* dec. II. l. VI, ch. 15, p. 160. — Cfr. J. de Torquemada, *Mon. ind.*, l. II, ch. 110, t. I, p. 234); à moins que ces deux auteurs n'aient fait confusion, il diffère, par la date et les circonstances, de celui que décrit Tezozomoc et qu'il place avant le décès de Nezahualpilli. Ce célèbre roi de Tezcuco mourut dix ans avant l'arrivée des Espagnols à Mexico, c'est-à-dire vers 1509 (Duran, t. I, p. 498), et Sahagun dit que la *llama de fuego* fut visible dix ans avant l'invasion des Espagnols (l. XII, ch. 1). Il est vrai que, quelques lignes plus loin, il se contredit en datant ce météore de l'an XII calli (1517), au lieu de IV calli ou 1509 selon l'explication du *Codex Telleriano-remensis* (Kingsborough, *Antiq.* of Mexico, t. V, p. 154). — Torquemada place la *columna* ou *llama de fuego* sous la huitième année du règne de Montezuma (*Mon. ind.*, l. II, ch. 76, t. I, p. 211). — Ixtilxochitl dit que cette flamme se montra en l'année de macuili tochtli, c'est-à-dire 5 lapin ou 1510. — Sahagun dans ses *Memoriales* (différents du l. XII de son *Hist. gen.*, publiée par Kingsborough), parlait d'une « nube inflamada... que parecia de fuego. » (Torquemada, l. II, ch. 110, t. I, p. 234). Herrera mentionne tout à la fois des comètes et une « nube blanca, como una coluna, » (*Hist. gen.* dec. II, l. VI, ch. 15, p. 160). Il est donc vraisemblable qu'il y eut deux sortes de météores ignés (même trois selon Torquemada, *ibid.*, l. II, ch. 110, t. I, p. 234-5) que certains écrivains ont confondus en un seul.

où elle s'évanouit peu à peu. Ils allèrent rapporter le fait à Montezuma qui leur demanda s'ils avaient rêvé. « Seigneur, répliquèrent-ils, pourrions-nous parler à ta royale personne autrement que selon la vérité et la raison? Observez vous-même et vous en jugerez. » Le roi prit la chose si fort à cœur qu'il passa toute la nuit en observation, la fumée qu'il vit s'élever était plus blanche que la neige et allait en croissant, comme si c'eût été un géant qui montait au ciel. Au matin il fit mander par ses nains celui des gardiens du temple qui représentait Tezcatlipoca (1). « Tout ce que vous m'aviez rapporté, lui dit-il, était vrai ; je m'en suis assuré ; que faut-il faire? A qui demanderai-je ce que signifie cette apparition? »—« Seigneur, ce n'est pas à moi, pauvre jeune homme ignorant, qu'il faut s'adresser : je ne suis au fait ni de l'astrologie, ni de la magie, ni de la divination (2). Vous êtes la tête du monde : il n'y a pas de roi pour rivaliser avec vous; prenez des informations dans les lieux où il y a des nécromaciens et des sorciers. » Puis il se retira, laissant le monarque en proie à la stupéfaction et aux terreurs (3).

Celui-ci, après avoir interrogé toute sorte de magiciens et de devins qui prétendirent n'avoir rien vu et qu'il punit de leurs réticences, fit prier son parent et collègue, le roi de Tezcuco Nezahualpilli, de venir le trouver. « Seigneur et père, lui dit-il secrètement, vous qui êtes si expérimenté et si versé en astrologie, quel est le phénomène que l'on voit au ciel? annonce-t-il qu'il va arriver quelque chose dans le monde? » — « Comment, seigneur, ne le connaissez-vous que d'aujourd'hui? les gardiens de la cité et les astronomes ne vous en ont-ils pas averti? Il y a bien des jours que cette lueur est visible, et je croyais que vous en étiez instruit; c'est pourquoi je ne vous en ai pas parlé. Comme elle me

(1) Le P. Duran (*Hist. de las Indias*, t. I, p. 489), l'appelle Tzocoztli et en fait le représentant du dieu Huitzilopochtli. (Voy. E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 311).

(2) Duran, *ibid.*, t. I, p. 490.

(3) *Crónica mexicana* escrita por Don Hernando Alvarado Tezozomoc hacia el año de MDXVIII, anotada por el s^r lic. D. Manuel Orozco y Berra. Mexico, 1878, gr. in-8°; aussi dans *Antiquities of Mexico* de Lord Kingsborough. Londres, t. IX, 1848, in-f°, ch. 101, p. 177 de cette édit. — D. Duran, *Hist. de las Indias*, t I, p. 489-490.

paraissait extraordinaire et même prodigieuse, je l'ai observée, et j'ai bien des fois perdu le sommeil à réfléchir sur ce qu'elle pouvait signifier. Ce n'est pas un signe de gelée ni de famine, mais bien de ruine pour nos royaumes. Elle paraît d'abord à l'Est et vient finir droit au-dessus [au zénith] de Mexico et de tout l'empire; il viendra de cette direction des peuples étrangers, des hommes blancs et barbus, qui porteront des armes inconnues, qui adorent sans doute le soleil, comme premier principe, puisqu'ils viennent du côté où il se lève; ils seront invincibles par la faveur de ce dieu, ils envahiront nos terres, s'en rendront maîtres et nous priveront du pouvoir. Nos royaumes éprouveront de grandes calamités; innombrables seront ceux qui perdront la vie; il se passera des choses épouvantables et inouïes, et ce sera par la permission du Seigneur du ciel, du jour, de la nuit, et de l'air. Je n'en serai pas témoin: l'heure du repos est venue pour moi; ma disparition va me soustraire aux revers et aux afflictions qui vous attendent. C'est aujourd'hui ma visite d'adieu. Ne vous laissez pas abattre, mais soyez ferme dans l'adversité et faites preuve d'un courage viril. Accueillez pacifiquement ces étrangers et ne faites rien pour les exaspérer. Je recommande à votre sollicitude votre peuple d'Aculhuacan et ma maison (1). »

Sachant que la nuée blanche était en connexion avec l'arrivée de conquérants étrangers, Montezuma pensa qu'il s'agissait du retour de Quetzalcoatl que ses ancêtres avaient expulsé et dont il détenait le trône. Les rois aztecs passaient pour n'être que les lieutenants de ce dieu, et seulement pour le temps de son absence; ils devaient lui rendre sa couronne dès qu'il reparaîtrait (2). C'est sans doute pour détruire les documents sur lesquels était basée cette croyance que Itzcoatl, le quatrième roi de Mexico, fit brûler les anciennes peintures (3); mais il en échappa quelques-unes (4): l'une de

(1) Tezozomoc, *Crón. mexic.*, ch. 100, p. 178 du t. IX de Kingsborough. — Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 490-491, t. II, p. 7. — Torquemada, *Mon. ind.*, l. II, ch. 64, p. 188; ch. 77, p. 212.

(2) Sahagun, l. XIII, ch. 16; — Duran, t. II, p. 35; — Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV. ch. 14, t. I, p. 380-381. — Tezozomoc, ch. X, 107, p. 687 de l'édit. d'Orozco y Berra. Voy. plus loin p. 480-481 et § III.

(3) Sahagun, *Hist. gén.*, l. X, ch. 29, § 12, p. 674 de la trad. franç.

(4) *Concession de Cortés aux seigneurs d'Axapusco*, acte de 1526, dans

celles qui prédisaient la venue des hommes blancs fut communiquée à Montezuma (1), une autre à Cortés (2). Mais leur rareté et le danger qu'il y avait pour leurs possesseurs à les conserver et à en révéler le contenu (3), n'empêchaient pas que la tradition de Quetzalcoatl ne fût encore très vivace au temps de Cortés, ainsi que le souvenir de l'obligation imposée à chaque détenteur du trône. Montezuma voulut se soustraire à celle-ci, soit en prévenant le retour des dieux, soit en se réfugiant à Cicalco, sorte de paradis terrestre, auprès de Huemac (4), qui aurait pu le protéger contre leur ennemi commun (5); il le fit interroger spécialement sur la signification de la nuée blanche (6) et lui demanda le plus modeste asile (7); mais, ne pouvant rien obtenir (8), il dut se soumettre à son triste sort.

II. Grijalva-Quetzalcoatl.

Dès que Montezuma eut appris d'un Indien de la Montagne infernale (9), que l'on voyait sur l'eau, près de la côte

Coleccion de documentos para la historia de México, édit. par J. G. Icazbalceta, t. II, 1866, p. 5, 6, 8-10.

(1) Voy. plus loin, p. 488-492.

(2) *Concession de Cortes*, 1526, p. 8-12. (Voy. plus loin, § III).

(3) *Concession de Cortés*, 1526, p. 6, 12.

(4) Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 39, 301, 303-313.

(5) Id. *ibid.*, p. 33, 36, 40, 42, 294, 301.

(6) Tezozomoc, *Crón. mex.*. ch. 104, p. 674 de l'édit. d'Orozco y Berra.

(7) Id. *ibid.*, ch. 104, p. 672-674 de la même édit,

(8) Id. *ibid.*, ch. 104, p. 679, 680. — Duran, *Hist. de las Indias*, t. I, p. 519. 522-3.

(9) Le texte portait sans doute *Mictlantepetl*, mot que le P. Duran a traduit par *Monte infernal (Hist. de las Indias*, t. II, p. 1). — On lit *Mictlan Cuauhtla* dans Tezozomoc (ch. 106, p. 189 de l'édit. de Kingsborough) et *Mictlanquauhtla* (Forêt de l'enfer) dans Sahagun (l. XII, ch. 2, p. 797 de la trad. franç.). — Torquemada en fait deux mots *Mictla* et *Quauhtla* (*Mon. ind.*, l. IV, ch. 13, t. II, p. 379). Ce point n'a guère d'importance, même pour notre sujet ; mais il était bon de rechercher la vraie forme du nom en nahua, car elle a dû contribuer à la formation de la légende fantastique que Tezozomoc et Duran content sur le personnage de la montagne ou de la forêt infernale.

de Chalchihuicuechcan (1), des monticules de bois (2), qui allaient d'un lieu à l'autre, il ordonna au *Titlancalqui* (3) d'aller s'informer de ce que c'était. Ce chef des messagers, qui était aussi appelé *Teuctlamacazqui* (4), fit avec une extrême rapidité le trajet de Mexico à la côte et revint non moins vite. Il rapporta qu'il y avait en effet sur mer une maison d'où sortaient des hommes blancs au visage et aux mains, qui avaient la barbe très longue et fournie, qui portaient des vêtements de toute couleur et des coiffures rondes, et qui mettaient à l'eau un canot assez grand, où descendaient quelques-uns d'entre eux pour pêcher toute la journée dans les récifs, mais qu'ils retournaient le soir à leur demeure. Le roi fit faire une chaîne d'or, des bracelets de même métal, de grands émouchoirs de plume qu'il chargea le Titlancalqui de porter, avec d'autres présents, au chef des étrangers. « J'apprends, lui dit-il, que c'est Quetzalcoatl, le dieu que nous attendons. Les vieillards de Tula affirment qu'en partant il déclara qu'il allait voir un autre dieu à Tlapallan, au delà de la haute mer (5), mais qu'un jour, lui ou ses fils reviendraient régner à Tula et dans toute l'étendue de ce monde, et reprendre le trône que j'ai en dépôt et l'or,

(1) Ce nom nahua se décompose ainsi : *Chalchihuitl* (émeraude), *cuechtli* (petit coquillage) et la suffixe locative *can ;* le tout signifie : *lieu* ou l'on trouve *de petits coquillages* couleur d'*émeraude*. C'est aujourd'hui la côte de la Vera-Cruz (Tezozomoc, ch. 109, p. 109, p. 194). Herrera (*Hist. gen.* dec. II, l. V, ch. 4, p. 115) syncope ce nom en Chalchichoecan.

(2) Un cerro redondo..... Un cerro en el agua (Duran, t. II, p. 3, 4 ; cfr. p. 12 : un cerro de palo ; p. 75 : un gran monte). — Cerro grande ... cerros pequeños ... Navios tan grandes como un cerro (Tezozomoc, ch. 106, 109, p. 189, 190, 194 du t. IX, de Kingsborough). Voy. E. Beauvois, *l'Elysée des Mex.*, p. 299, note 3 ; et plus loin p. 489.

(3) Le manuscrit du P. Duran porte *Tlillancalqui* (T. II, p. 8-12, 15-19), sans doute de *tlilli*, noir. avec la particule locative *tlan* et *calqui*, habitant, camérier, le tout signifiant : chambellan des appartements secrets. — Chez Tezozomoc, ce mot est écrit soit Tilancalqui (ch. 107-110. p. 191-195 du t. IX de Kingsborough), soit *Tlilancalqui* (édit. d'Orozco y Berra, p. 687-696) qu'il faut vraisemblablement ramener à la forme *Titlancalqui* (messager) donnée par Sahagun (l. VIII, ch. 37, p. 541).

(4) *Teuctli* seigneur et *tlamacazqui*, ministre, serviteur. — C'était lui sans doute qui recevait les seigneurs étrangers.

(5) Por la mar arriba (Tezozomoc, ch. 107, p. 687 de l'édit. d'Orozco y Berra). Sur cette expression voy. *l'Elysée des Mex.*, p. 21, note 5.

l'argent, les minéraux, les trésors enfouis par lui dans les cavernes et les autres richesses dont nous jouissons. Informe-toi si le chef des étrangers est bien Topiltzin ou Quetzalcoatl. Dans ce cas, adore en mon nom le dieu qui revient et présente lui ces dons de ma part en disant : « Votre serviteur Montezuma vous adresse ces objets que nous vous apportons puisque vous êtes revenu dans votre demeure qui est Mexico(1). » Tu transmettras en outre au gouverneur de Cuextlaxtlan l'ordre de le pourvoir de toute sorte de vivres, aussi bien d'oiseaux et de gibier bouilli et rôti que de pain, de fruits, de boissons, de chocolat. S'il en mange et en boit, ce sera la preuve qu'il les connaît, que c'est lui qui les a laissés et qu'il revient en goûter, en un mot que c'est bien Quetzalcoatl. Dis-lui que je le supplie de me faire la grâce d'attendre ma mort pour prendre possession du royaume qui est à lui, mais qui est resté sous la garde de mes aïeux et que j'ai en dépôt; qu'il en jouisse après moi, à la bonne heure! Si tu dois périr de ses mains, ne t'inquiètes pas : je te promets, je te donne ma foi et ma parole de t'honorer dans tes fils, de leur donner de grandes richesses en terres et en maisons, et d'en faire des membres influents de mon conseil. Si par hasard il ne veut pas manger de ce que tu lui offriras, qu'il lui faille de la chair humaine et qu'il veuille vous dévorer, laissez-le faire : j'indemniserai, comme je l'ai promis, vos femmes, vos fils et vos parents (2). »

On pourrait ajouter beaucoup de traits intéressants, s'il s'agissait ici de conter la conquête espagnole d'après les relations des indigènes, mais comme ils sont étrangers au mythe de Quetzalcoatl, ils ne feraient que distraire l'attention du lecteur; il vaut donc mieux les omettre pour s'en

(1) Sahagun, *Hist. gén.*, l. XII, ch. 4, p. 801 de la trad. franç. Cet écrivain met ces paroles dans la bouche de Montezuma, à propos de la première ambassade envoyée à Cortés. Mais comme elles se rapportent bien à la présente situation, on ne s'est pas fait scrupule de les intercaler ici, d'autant plus que les historiens espagnols, en reproduisent les récits des Mexicains, qui ne pouvaient alors désigner par leur nom ni J. de Grijalva ni Fernand Cortés, ont souvent attribué à l'un de ces deux personnages ce qui appartenait à l'autre.

(2) Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 5-6. — Tezozomoc, *Crón. mex.*, ch. 108, p. 190-191 du t. IX de Kingsborough.

tenir strictement au sujet. Passons de suite à l'entevue des envoyés avec le chef des Espagnols [Juan de Grijalva]. Dès qu'ils furent en sa présence, ils se prosternèrent, baisèrent le sol, ce qui était chez eux la façon de rendre le culte de latrie (1), firent entendre par signes qu'ils venaient pacifiquement, apportant des vivres, des vêtements et des présents. Le capitaine espagnol leur offrit en retour des verroteries et du biscuit de mer, leur disant de rapporter à leur maître qu'ils allaient retourner chez eux, mais qu'ils reviendraient une autre fois et iraient le voir à Mexico. Les envoyés peignirent, du mieux qu'ils purent, les navires et leurs agrès, les personnes, leur costume, leur visage, leur barbe et autres particularités étranges pour eux. A leur retour, Montezuma dit, après avoir vu leurs peintures, entendu leur rapport et reçu les présents qu'ils lui rapportaient : « C'est véritablement une grande faveur que me fait le dieu Quetzalcoatl qui a autrefois vécu chez nous à Tula. Je crois réellement que c'est bien Ceacatl et Nacxitl le voyageur (2), qui est revenu. » En voyant le pain de fleur (3), il se fit apporter par le *petlacalcatl* (officier de la salle des tapis) un morceau de la pierre *tepetlatl* avec laquelle on pave les routes, et en les comparant, il constata que celui-ci était de

(1) Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV, ch. 14, t. II, p. 382.

(2) *Ceacatl*, un Roseau, surnom de Quetzalcoatl, se rapportant à l'année de sa naissance et de sa réapparition. Le second nom est d'autant plus difficile à expliquer que les éditeurs de Tezozomoc ne sont pas d'accord pour l'orthographe. On le trouve écrit *Ynacuitl* dans la trad. franç. de Ternaux-Compans (T. II, p. 242) ; *y Nacritl* dans Kingsborough, t. IX, p. 192 (cfr. ch. 101, p. 179 : *y Naxitli*) ; *Ynacxitl* dans Orozco y Berra, p. 691 (Cfr. *y Naxitli*, ch. 101, p. 659). Si l'on considère que ce nom est rendu par *caminador* (grand marcheur), on sera disposé à croire que *y* est la conjonction *et* en espagnol, et que l'épithète doit s'orthographier Nacxitl. Selon M. Rémi Siméon (trad. franç. de Sahagun, p. 40, note 3), elle se décompose en *nahui* quatre et *ixcitl* pied. Serait-ci par hasard une allusion au pied, à la tête et aux bras de la croix, qui était l'emblème de Quetzalcoatl, en sa qualité de dieu du vent et de la pluie ? Ou bien a-t-on voulu indiquer par le doublement des pieds qu'il devait mieux marcher que les simples bipèdes ?

(3) Les éditions de Tezozomoc portent *Cemitas* ou *Zemitas* (Kingsborough, t. IX, p. 659) et *Semitas* (Orozco y Berra, p. 691), ce qui n'a pas de sens. Dans une variante donnée par Ramirez, en note de l'*Histoire* du P. Duran (t. II, p. 9), on lit *acemitas*, qui nous paraît être la bonne forme, puisque ce mot correspond exactement à *biscocho* du P. Duran.

beaucoup le plus lourd des deux. Ses esclaves, nains et bossus, à qui il fit manger du biscuit, lui ayant dit que c'était bon, mais un peu dur, il en goûta lui-même. « Cet aliment, remarqua-t-il, est en effet doux et savoureux; il ne vient pas de l'enfer quoiqu'il paraisse fumé. Comme c'est un présent des dieux, je craindrais d'être irrespectueux en le mangeant; il convient, puisque c'est le prix du retour de Tula (1), que nous l'offrions à Tetzahuitl Huitzilopochtli. » Les prêtres ayant mis le biscuit dans une tasse bleue, neuve, qu'ils couvrirent d'un linge fin, le portèrent au grand temple et le déposèrent dans le trou de la Pierre ronde ou *Cuauhxicalli*, puis l'encensèrent. Après cette cérémonie, on le transporta processionellement à Tula, en chantant les cantiques appropriés à la solennité de Quetzalcoatl. Là, on l'enferma dans un coffre de pierre ouvrée, nommé *Toptanaco*, en l'enveloppant d'étoffes très précieuses. Ils le remirent aux prêtres de Tula pour l'enterrer dans le temple de Quetzalcoatl, l'encensèrent, décapitèrent des cailles pour l'asperger de leur sang, et sonnèrent du cornet et de la conque (2).

Cette translation achevée, Montezuma dit à Titlancalqui et à Cuitlalpitoc son compagnon ; « Je croyais pour sûr que ces dieux vous auraient dévoré, mais que, puisqu'ils ne l'ont pas fait, ils n'auraient pas non plus mangé de nos aliments, en ayant oublié le goût, car il y a plus de trois cents ans que Quetzalcoatl s'en fut au ciel et en enfer (3);

(1) « Pues esto es el premio de la venida de Tula, » membre de phrase qui n'est pas suffisamment clair ; il semble pourtant justifier des variantes qui se trouvent dans la traduction de Ternaux-Compans et desquelles il résulterait que Tezozomoc admettait avec Sahagun l'identité de Tulan et de Tlapallan. Voici les passages en question : « Je crois que c'est le dieu Quetzalcoatl qui avait promis de revenir de Tula pour régner dans ce pays-ci. » (Ch. 107, p. 237 du t. II); — « C'est certainement lui qui revient actuellement après avoir été visiter les autres dieux à Tula ou Tlapallan qui est situé au-delà des mers. » (*Ibid.*, cfr. ch. 106, p. 227); — « Mais puisque cela nous a été apporté de Tula. » (Ch. 108, p. 242). Peut-être ces variantes sont elles justifiées par le manuscrit d'après lequel a été faite cette traduction, mais elles resteront contestables tant que le texte de Ternaux-Compans n'aura pas été publié. (Cfr. *l'Elysée des Mex.*, p. 30, note 2).

(2) Tezozomoc, *Cron. Mex.*, ch. 108, p. 691 de l'édit. d'Orozco y Berra : — D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 9 ; — Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV, ch. 13, t. I, p. 378.

(3) « Que há mas de trescientos años que se fué Quetzalcoatl al ciclo y al

mais maintenant jouissez du repos, Titlancalqui ; car, étant roi et seigneur, je pourvoirai aux besoins de votre femme et de vos fils, et entre-temps nous chercherons quelle est l'origine de ces dieux et le lieu d'où ils viennent (1). » Cependant il était fort inquiet de ce qu'il avait appris. Ne voulant pas cacher à son conseil une nouvelle de cette importance, il en fit aussitôt convoquer les membres, entre autres Cacamatzin, roi de Tezcuco, et son frère Cuitlahuatzin, seigneur d'Iztapalapan, qui devait lui succéder. Après avoir été instruits de ce qui se passait, ils exprimèrent l'avis que le chef des nouveaux venus devait être leur ancien dieu Quetzalcoatl qui était parti pour Tlapallan, avait disparu en mer du côté de l'Est, et dont on attendait le retour (2). Montezuma, désireux de connaître la manière d'être de ceux qui avaient envahi son royaume, et de savoir d'où ils étaient venus, de quelle race ils étaient et s'ils devaient s'en retourner, fit venir Titlancalqui et, s'enfermant avec lui, il lui ordonna de faire peindre ce qu'il avait vu (3), et

infierno. » (Tezozomoc, *loc. cit.*). Comme on ne connaît pas de Quetzalcoatl qui ait disparu entre les dates admises pour le dernier roi des Toltecs (vers 1071) et pour le Papa (vers 1400), on est autorisé à regarder comme erronnée cette date de trois cens ans avant 1519, qui nous porterait vers 1219. En pareil cas, n'est-il pas permis de supposer que Tezozomoc avait écrit *tres ciclos*, équivalant chacun à 52 ans = 156 ans, et qu'un copiste, lisant *tres siglos*, a rendu l'idée par *trescientos años*. De la sorte cette chronologie serait à peu près d'accord avec un autre passage du même chapitre 108, ainsi qu'avec celle des PP. Duran, Mendieta, Torquemada, Vetancurt, qui tous placent la disparition du Papa Quetzalcoatl quatre générations, soit 120 à 132 ans avant 1519. (Voy. plus loin, p. 487-488).

(1) Tezozomoc, ch. 108, p. 691 ; — Duran, t. II, p. 9.

(2) Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV, ch. 13, t. I, p. 379.

(3) On peut trouver singulier que Montezuma, au lieu de se contenter d'un rapport verbal, voulut le faire mettre en peinture, d'autant plus que d'après Bernal Diaz (ch. 13, p. 29 de la trad. de M. Jourdanet) et Torquemada (l. IV, ch. 13, p. 378. —Voy. plus haut, p. 482), il avait déjà un croquis des vaisseaux et de l'équipage. On pourrait supposer que le P. Duran et Torquemada ont fait erreur en disant que les illustrations furent exécutées après le retour des envoyés et non pendant leur séjour à San Juan de Ulua ; mais leur assertion est si précise qu'il vaut mieux en admettre la véracité. L'esquisse faite par des envoyés qui dessinaient *como mejor supicron* (selon l'expression de Torquemada, *loc. cit.*) n'exclut pas une peinture soignée, pas plus que la minute n'exclut la grosse. Le roi voulait sans doute fixer le récit de Titlancalqui au moyen des signes qui étaient les lettres du pays. C'était

cela en sa présence, parce qu'il ne voulait pas ébruiter cette affaire. Le chef des messagers manda le meilleur peintre de Mexico, nommé Tocual; c'était un vieillard à qui le plus grand secret fut recommandé sous les peines les plus sévères. D'après les explications de Titlancalqui, il représenta les navires, les Espagnols avec leurs vêtements de toutes couleurs, leurs visages blancs, leurs longues barbes et chez quelques-uns les cheveux en queue à la manière ancienne, les épées dont ils étaient ceints, les bonnets et les grands chapeaux qu'ils nommaient *Cuaapaz* (1).

pour lui un *ne varietur*, en même temps qu'un moyen de contrôler l'une par l'autre les deux versions peintes. Il est possible aussi que les rapports des ambassadeurs mexicains dussent être peints de même que chez nous ils doivent presque toujours être écrits. D'ailleurs, s'il est des peuples qui comprennent mieux les paroles que les écrits, il y en a d'autres, et les Mexicains étaient de ce nombre, qui ont la vue plus développée que l'ouïe : lorsque Sahagun recueillait les matériaux de son encyclopédie de la Nouvelle-Espagne, les vieillards qu'il interrogeait, au lieu de faire transcrire leurs réponses en lettres latines, commençaient par les rendre en figures enluminées, selon leur ancienne habitude, puis les élèves mexicains de l'auteur écrivaient dessous ces peintures leur explication en langue nahua (*Hist. gén.*, trad. de M. Jourdanet, préf. p. 2).

(1) Orozco y Berra, dans une note de son édition de Tezozomoc (p. 692), explique ce terme par deux mots nahuas : *cuaitl* tête et *apaztli* vase, couvre-chef en forme de vase. En forgeant ce composé pour rendre une idée étrangère, les Mexicains ont donné une haute idée de leur vivacité d'esprit ; car ils n'ont pas seulement peint l'objet, ils ont encore su transcrire au moins par à peu près, le nom de *capacete* (casque ou plutôt : morion) que lui donnaient les Espagnols. — Il y a chez le P. Duran un autre exemple non moins frappant de l'ingéniosité des Indiens. Ayant à rendre le mot latin *catechista*, par lequel le Papa Quetzalcoatl désignait ses acolytes (les indigènes chargés de catéchiser leurs compatriotes), ils firent comme si ce nom eût été nahua et fût venu de la forme de la coiffure de ces missionnaires : ils les représentèrent donc la tête couverte d'un chapeau bicorne, rassemblant à un coquillage de porcelaine. « Y por raçon de las tocas que trayan en las cabeças los llamaron cuateccize que quiere decir *caveças* con *caracoles*. » (Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 77. Cfr. *Atlas*, part. II, pl. I où l'on voit quatre de ces catéchistes coiffés de bicornes). *Cuaitl* signifie en effet tête, comme on la vu plus haut, et *tecciztli* coquillage. — Les Mexicains qui ne portaient pas de coiffures comme les nôtres, étaient vivement frappés de celles qu'ils voyaient aux Européens ; aussi ne manquaient-ils pas de remarquer que ceux-ci avaient la tête couverte et de quelle manière. C'était là pour eux un trait aussi caractéristique que le teint blanc ou la barbe. — Quant au nom latin que nous attribuons aux catéchistes ; il ne semblera pas improbable à

Montezuma fut aussi surpris qu'effrayé, surtout en voyant la fumée qui sortait des canons, la forme des arquebuses, celle des arbalètes et des lances. Après avoir longtemps examiné avec attention tous ces dessins, il demanda à Titlancalqui si ces peintures rendaient bien tout ce qu'il avait vu. Il lui fut répondu qu'elles étaient parfaitement exactes, sans erreurs ni additions (1).

Le roi rémunéra le peintre et, comme c'était un vieillard, il l'interrogea sur ce que les anciens avaient dit à ce propos. « Je te prie de me dire la vérité : sais-tu par hasard quelque chose de ce qui est représenté là ? Tes ancêtres t'ont-ils laissé quelque peinture ou relation des hommes qui doivent venir gouverner ce pays ? et ressemblent-ils à ceux que tu viens de peindre ? » — « Puissant monarque, répliqua l'artiste, je ne veux rien dire qui ne soit vrai ou qui puisse te tromper, toi qui es l'image des dieux. Ni mes ancêtres ni moi, n'avons jamais rien su faire autre chose que de tracer ces figures et ces caractères; ils n'ont pas laissé d'autres documents que ceux qu'ils peignaient par ordre des rois. J'ignore les choses sur lesquelles tu m'interroges et, si je disais le contraire, je mentirais. » Montezuma le chargea de s'informer discrètement auprès de ses amis, des gens de sa profession et des autres vieillards, et d'apprendre ce qu'ils savaient des dieux qui avaient quitté le pays et qui devaient y revenir. « Il y a depuis cette époque, ajoutait-il, quatre générations de morts et de vivants de notre race qui se succèdent, ce qui fait de cent à cent... ans (2). Je suis en

ceux qui admettent avec nous que le Papa-Quetzalcoatl était un papa gaël de l'ordre de St-Columba, venu de la Grande-Irlande ou Escotiland, car le pêcheur Frislandais, qui avait visité ce pays à la même époque et qui amena probablement le papa dans la région tropicale de l'Amérique du nord, « dice di aver veduti libri latini nella libreria del Re » d'Escotiland, (*The voyages of the venetian brotkers Nicolo and Antonio Zeno*, édit. par R. H. Major, pour la Société Hakluyt. Londres, 1875, in-8°, p. 20).

(1) Tezozomoc, ch. 108, p. 691-2 ; — Duran, t. II, p. 10-11 ; — Torquemada, l. IV, ch. 13, t. I, p. 379.

(2) Voilà du moins le sens que l'on croit pouvoir tirer du texte obscur de Tezozomoc (*Crón. mex.*, ch. 108, p. 692) : « Dejaron declarado algo de estas cosas los que habian de venir à señorear esta tierra y mundo conforme ahora habeis pintado?..... porque ahora son cuatro generaciones de los que somos, que van muriendo y multiplicando, que es de cien à cien años. » Quoique la

peine de savoir qui sont ces futurs dominateurs. » Le peintre promit de faire toutes ses diligences, mais au bout de plusieurs jours il vint rapporter qu'il ne lui avait pas été possible de tirer la chose au clair (1). »

Se voyant déçu dans son attente, Montezuma fit prendre des informations auprès des gens de Malinalco, de Chalco, du Marquesado [del Valle de Oaxaca] et de la terre chaude. Ceux de Malinalco rapportèrent que les anciens, en venant coloniser le pays, avaient prophétisé que des êtres étranges s'y établiraient un jour et s'en rendraient maîtres ; ils exhibèrent une peinture où l'on voyait des hommes n'ayant qu'un œil au front comme des cyclopes, et d'autres n'ayant qu'un pied ; ceux-ci, appelés *Tezocuilycxique* et *Centeycxique*, ressemblaient aux monopodes des déserts de l'Arabie, qui sont pourvus d'une large patte sous laquelle ils se mettent à l'ombre et d'oreilles leur servant de manteau, et qui ont la tête dans la poitrine. Les habitants du Marquisat montrèrent un tableau où étaient peints des hommes-poissons [phoques] (2) ; d'autres, des images d'hommes à queue de serpent. Mais comme aucun d'entre eux ne présentait rien qui ressemblât à la peinture de Tocual, Montezuma les congédia et fit mander les habitants de Cuitlahuac et de Mizquic, disant que c'étaient de grands savants en qualité de parents des antiques Toltecs, et que peut-être seraient-ils mieux informés. « Les anciens, comme des sages qu'ils étaient, ont prophétisé, répondirent-ils, que Quetzalcoatl reviendrait

phrase soit assez mal construite, il est assez vraisemblables que ces quatre générations sont, comme les quatre à cinq dont parlent Duran, Mendieta, Torquemada et Vetancurt, celles qui séparent le Papa-Quetzalcoatl de Grijalva-Quetzalcoatl. Il est évident que, dans la dernière phrase, un chiffre (peut-être *veinte* ou *treinte*) est tombé entre *cien* et *años;* mais on ne peut dire au juste lequel, puisque les textes publiés par Kingsborough et Orozco y Berra et présentant parfois quelques légères différences, sont identiques en ce point. C'est assez fâcheux, car l'inadvertance de l'auteur ou du copiste nous prive de la connaissance de la durée des générations mexicaines. Il reste encore à savoir si l'on en comptait trois ou quatre par siècle.

(1) Duran, t. II, p. 11 ; — Tezozomoc, ch. 108, p. 692.

(2) Cfr. *Le mythe de Dagon*, dans *Revue de l'Hist. des religions*, publiée par M. Jean Réville, 6e année, nouv. série, t. XI, n° 3, mai-juin 1885, p. 295-301, avec 12 fig. (Extrait du t. II de la *Glyptique orientale* de M. J. Menant).

sous une autre forme; que les fils qui l'accompagneraient seraient bien différents de nous, plus forts et plus vaillants, vêtus différemment, et qu'ils parleraient une langue incompréhensible; qu'ils viendraient gouverner cette terre qui leur appartient de temps immémorial, reprendre leurs trésors enfouis dans les montagnes et les rivières, et qu'ils se fixeraient à perpétuité dans le pays. » Mais les peintures qui représentaient ces fils de Quetzalcoatl ne ressemblaient pas à celles qu'avait fait exécuter Titlancalqui (1).

Montezuma se proposait de consulter les peintres de Xochimilco, lorsqu'on lui apprit qu'il serait inutile d'en interroger plusieurs; qu'aucun d'entre eux ne pourrait mieux le renseigner que le vieux Quilaztli (2), s'il vivait encore; que c'était un grand savant, fort versé dans les antiquités et les peintures. Ce vieillard fut mandé de suite et, le lendemain, il vint avec tous ses tableaux relatifs au sujet. On lui posa les mêmes questions qu'aux précédents, en lui demandant en outre de quel côté viendraient les conquérants; si c'était par le levant ou le couchant, ou bien s'ils descendraient du ciel. « Notre seigneur et fils, répondit le digne et vénérable savant, si je m'expose à la mort en te dévoilant la vérité (3), que ta volonté soit faite; mais je ne

(1) Duran, t. II, p. 11-12; — Tezozomoc, ch. 108, p. 692-694.

(2) Les noms que les Mexicains recevaient lors du baptême ou comme titres honorifiques, étaient parfois empruntés à ceux des dieux, comme *Mizquiz* et *Yaotl*, épithètes de Tezcatlipoca (Sahagun, *Hist. gén.*, l. IV, ch. 9, et l. VI, ch. 37, p. 252, 456-7 de la trad. franç.) *Quelaztli* ou *Quilaztli* était de ce nombre; il désignait tantôt la déesse *Centeotl* ou *Ciuhacoatl* (Sahagun, l. VI, ch. 27, p. 428 de la trad. franç.; — Duran, t. II, p. 171; — Torquemada, l. I, ch. 2, t. I, p. 80-81; l. VIII, ch. 12, et l. XIII, ch. 16, t. II, p. 149, 446); tantôt le patron ou la patronne, la divinité locale de Xochimilco (Duran, t. II, p. 171; — (*Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, dans *Anales del Museo nacional de Mexico*,, t. II, p. 92); tantôt un personnage de cette ville (Duran, t. II, p. 12; Tezozomoc, ch. 109, p. 695), ou bien une sorcière mexicaine (Torquemada, l. I, ch. 2, t. I, p. 80-81). — C'était aussi le cerf enchanté qui procurait la victoire à Camaxtli, le père de Ce Acatl Quetzalcoatl (*Hist. de los Mexic. por sus pinturas*, p. 91). Or il est à remarquer que *mazatl*, le nom nahua du cerf était aussi celui du cheval, et il est fort probable que le noble coursier ne fut pas moins utile aux premiers Quetzalcoatl qu'à Cortés l'un des derniers d'entre eux. La ressemblance des chevaux espagnols avec les *mazatl* de la peinture de Xochimilco ne contribua pas peu à convaincre Montezuma que Cortés était un avatar de Quetzalcoatl.

(3) Ces appréhensions devaient être fondées non-seulement sur ce que le

veux pas te répéter autre chose que les paroles du dieu, transmises par ses ministres les *Teomamaque* (1); il doit venir des gens qui seront montés sur une colline de bois (2); celle-ci sera si grande qu'elle pourra porter beaucoup d'hommes; elle leur servira de maison: ils y mangeront, ils y dormiront, ils y feront cuire leurs aliments; ils s'y promèneront, ils y joueront, comme s'ils étaient sur terre. Ils seront blancs au visage et par tout le corps, porteront de longues barbes, des vêtements de façons et de couleurs très variées, et auront la tête couverte d'espèces de petits vases ronds (3). Ils viendront par la mer céleste et du côté de l'Orient. Il y aura avec eux des gens qui n'auront qu'un pied (4); quelques-uns dont la tête, le visage et la bouche seront sur la poitrine (5); d'autres montés sur des *tonaca-*

Seigneur irascible (c'est le sens du nom de *Motecuhzoma*, d'où nous avons fait Montezuma) punissait terriblement les diseurs de vérités déplaisantes, mais encore sur ce qu'il persécutait les détenteurs de prophéties antiques (voy. plus haut, p. 478-479 et plus loin, § III). C'est sans doute pourquoi on lui en présenta si peu, quoiqu'il en subsistât d'autres que celle de Xochimilco Plus tard on en montra une à Cortés (voy. plus loin, § III) et deux au P. Duran (t. II, p. 76-77).

(1) Cargadores de nuestro dios..... Estos que trageron cargado à su dios son llamados *teomamaque* (Tezozomoc, ch. 109). — Al acto de llevarlo [dios] á cuestas pusicron [nombre] *theomama*. (Torquemada, l. II, ch. 1, p. 78 du t. I).

(2) Voy. plus haut, p. 480. — Cfr. *l'Elysée des Mex.*, p. 299, note 3. — Tezozomoc (ch. 109) donne une curieuse variante : « Je ne veux rien dire qui ne soit réellement conforme à ce que les antiques porteurs de notre dieu ont dit et écrit : tu verras par cette peinture qu'il doit venir des gens nommés *Coayæequee*, figures de couleuvres et figures de grands poissons. Ils auront pour montures de grandes couleuvres, très grandes, qui ressembleront à des collines; ils seront en fort grand nombre; ils dormiront sur leurs montures, etc. » Ces couleuvres ressemblant à des collines sont évidemment des navires que les Mexicains, comme les anciens Scandinaves, comparaient à des serpents.

(3) Ce sont les *cuaapaz* ou *capacetes*, voy. plus haut, p. 485, note 1.

(4) Seraient-ce des ecclésiastiques enveloppés de leur longue robe qui semblait former un unique pied ?

(5) Le peintre mexicain aurait-il reproduit dans son tableau une image de saint Denis et de ses compagnons, portant leur tête devant la poitrine, comme savaient en dessiner les miniaturistes irlandais ? Ou bien serait-ce, avec les unipèdes, une illustration de l'antique légende, dont on voit une reproduction, d'après un manuscrit de Marco Polo, dans *Voyageurs anciens et modernes* de M. Ed. Charton, t. II. Paris, 1855, p. 310 ?

mazatl (1), qui sont comme de très grands et vigoureux

(1) Mot à mot : *cerf de notre subsistance*, peut-être des cerfs ou plutôt des rennes domestiques, comme ceux que les explorateurs espagnols rencontrèrent (Gomara, *Hist. de las Indias*, p. 180 du t. I de *Historiadores primit. de Indias*, édit. par E. de Vedia. Madrid, 1863 ; — Herrera, dec. II, l. X, ch. 6, p. 261), en plein XVIe siècle, à Chicora (par 32° de latit. Georgie et Caroline. — Herrera, déc. II, l. X, ch. 6, p. 259). Les Mexicains, n'ayant pas de bêtes de somme ni de trait ni de course, comparaient le cheval aux cerfs (Herrera, déc. II, l. VI. ch. 2, 4, 6, p. 138, 142, 145 ; — Torquemada, l. IV, ch. 26, 27, 29, 31, 47, t. I, p. 413, 415, 423, 452. — Bernal Diaz, ch. 61, p. 146 de la trad. de M. Jourdanet), qui s'en rapprochent pour la taille et l'agilité, et qui d'ailleurs croyaient eux-mêmes avoir une certaine affinité avec lui, puisque une harde admit parmi ses membres un poulain égaré. (Herrera, déc. II, l. VI, ch. 2. p. 136. — Torquemada, l. IV, ch. 26, p. 412). Aussi le cheval fut-il d'abord appelé en nahua *castilan mazatl* (cerf de Castille. — Motolinia, part. III, ch. 1, p. 142 du t. I de la *Coll.* de Icazbalceta ; — Domingo Muñoz Camargo, *Hist. de la République de Tlaxcallan* trad. par Ternaux-Compans, 2e art. dans *Nouv. annales des voyages*, 4e série, t. XV, juillet-sept. 1843, p. 141). — Les Lacandons, peuplade de l'Amérique centrale, désignaient également les chevaux par le nom que le cerf portait en leur langue. (*Historia de la conquista de la provincia de El Itza, reduccion y progressos de la de El Lacandon*, par Juan de Villagutierre Soto-Mayor. Madrid, 1701, in-f°, l. I, ch. 7, p. 44). — Il n'est pas invraisemblable que des images de chevaux aient été peintes sur le tableau de Xochimilco. Le Papa Quetzalcoatl avait pu amener quelques-uns de ces quadrupèdes de la Grande-Irlande, où il y en avait (E. Beauvois, *La découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais*, dans *Compte-rendu de la 1e session du Congrès international des américanistes*, t. I. Nancy, 1875, p. 51, 63, note 5) ; ou tout au moins en montrer l'image à ses adhérents (voy. plus haut, p. 474, note 8). L'*Eyrbyggja saga* (ch. 67) et les histoires de Duran et de Tezozomoc ne sont pas seules à attester que le cheval était connu dans l'Amérique du Nord avant l'arrivée des Espagnols. Dans certaine localité du Guatemala on adorait une tête de cheval sculptée, par les yeux de laquelle les prêtres faisaient continuellement couler du sang. (B. de las Casas, *Hist. apolog.*, ch. 124, p. 457 du t. V de l'édit. de son *Hist. de las Indias* publiée par le marquis de la Fuensanta del Valle. — Cfr. Torquemada, l. VI, ch 26, t. II, p. 54). Il en était de même, paraît-il, dans le Yucatan où l'on a trouvé à Xuyum, à quinze milles au nord de Merida, deux têtes de cheval, grandeur naturelle, en calcaire sculpté. (Append. au mémoire de Ch. Rau sur les croix de Palanque, dans *Smithsonian contributions to knowledge*, t. XXII, 1880, in-4°, p. 67 ; p. 191 de la trad. espagnole dans *Anales del Museo nacional de Mexico*, t. II, 1882 ; aussi trad. en franç., dans les *Annales du musée Guimet*, extr. Lyon, 1885, 105 p. in-4°). — On peut laisser de côté le *Tzimin Chac*, cheval en ciment qu'adoraient les Itzas de la lagune de Peten, car on prétend que cette idole aurait été érigée à l'image d'un cheval de Cortés. (Diego Lopez Cogolludo, *Historia de Yucathan*, édit. par Fr. de Ayeta. Ma-

cerfs, ou bien sur des aigles (1) qui voleront comme le vent. C'est par *tzonapan* (2), c'est-à-dire par le sommet [surface] de la grande mer que viendront ceux qui doivent s'emparer de cette terre, en peupler toutes les contrées, s'y multiplier en grande quantité. et en posséder l'or, l'argent et les pierres précieuses. En regardant cette peinture qui me vient de mes ancêtres, tu pourras juger par tes propres yeux qu'il en est bien ainsi. Vois le navire avec les hommes aux vêtements de différentes couleurs, comme les a peints

drid, 1688, in-f°, l. I, ch. 16, p. 54 ; — J. de Villagutierre Soto-Mayor, *Hist. de la conquista de la provincia de El Itza*, p. 100-102, 182, 500-502) ; mais on doit noter, comme un fait significatif la présence d'une tête de cheval gravée sur une croix d'argent qui a été exhumée en 1832 d'un tertre funéraire à Coosawattee Old Town, comté de Murray en Georgie. (Notice par Charles C. Jones, dans *Annual Report of the Board of the Smithsonian Institution for the year* 1881. Washington, 1883, in-8°, p. 619-624, avec fig.).

(1) Si les hommes montés sur les aigles n'avaient figuré que dans la peinture ancienne, on pourrait les classer avec les unipèdes parmi les êtres fantastiques ; mais ils avaient des analogues dans les dessins de Tocual ; il faut donc chercher à quoi ils peuvent correspondre dans la réalité. Il y avait bien certains canons appelés *aigles*, et l'image de ces oiseaux qui figurent dans les armoiries de la maison d'Autriche pouvait être brodées sur les drapeaux ou sur les housses des chevaux ; mais si, dans ce dernier cas, on pouvait dire que les cavaliers étaient montés sur des aigles, on ne s'expliquerait guère comment le peintre antique avait pu deviner que les futurs conquérants seraient sujets de Charles-Quint. Il faut donc écarter cette explication pour en adopter une beaucoup plus naturelle, c'est de supposer que le mot espagnol *aquilas* a été substitué par l'ignorant copiste du P. Duran au terme *acales* (Motolinia, p. 187 du t. I de la *Col.* d'Icazbalceta ; — Gomara. p. 312 de l'édit. de D. E. de Vedia ; — Torquemada, l. IV, ch. 26, 27, p, 412, 414 du t. I), forgé par les conquérants pour rendre le nahua *acalli* composé de *atl* eau et de *calli* maison, le tout signifiant barque : les indigènes comparaient les navires à des monticules et les chaloupes à des maisons flottantes. Dans cette hypothèses les mots *qui voleront* ne produisent plus une tautologie ; car, si tous les aigles volent, toutes les barques n'ont pas de voiles que l'on pouvait confondre avec des ailes. Si l'on objecte qu'il serait étonnant que le copiste de Tezozomoc fût précisément tombé dans la même faute, nous répondrons que le texte publié par Orozco y Berra parle seul de *caballeros en aguilas ligeras*, et que ces mots ont peut-être été empruntés au P. Duran, puis qu'ils ne figurent pas dans le texte édité par Lord Kingsborough (t. IX, p. 194).

(2) Chez Tezozomoc ce mot est expliqué par : *por cima* (Orozco y Berra, p. 696) ou *por encima de la gran mar* (Kingsborough, t. IX, p. 194) ; il est composé du nahua *tzontli*, tête, sommet; de *atl* eau, et de la particule *pan* sur. La traduction espagnole est donc exacte.

Tocual; et ailleurs les gens montés sur les cerfs et les aigles, avec leurs *cuaapaz* sur la tête et leur glaive au côté. » Lorsque Titlancalqui eut assuré que la vieille peinture représentait bien ceux qu'il était allé voir, Montezuma reprit : « Sache donc, père Quilaztli, que ces conquérants sont arrivés dans mes provinces de Cuextlaxtlan et de Cempoallan. Il fallait que tes ancêtres fussent de bien grands magiciens pour savoir que ces étrangers viendraient de l'Orient et qu'ils seraient comme ils sont réellement! Mais une chose me console c'est que, après avoir reçu un présent que je leur ai envoyé, en les suppliant de s'éloigner, ils m'ont obéi et sont partis. Je ne sais s'ils reviendront. » — « Le chemin de la mer est large; que ce soit aujourd'hui ou demain, ou bien dans un, deux, trois ou quatre ans au plus (1), tu les reverras; ils n'ont fait que reconnaître le pays pour l'envahir plus tard, Si ce que je te dis ne se réalise pas, je me soumets, moi et mes enfants, à tous les supplices. » Le roi demanda le secret au vieillard et, quoiqu'il ne fût pas fort satisfait de sa prédiction, il le récompensa en lui donnant des terres à Mexico, pour attacher à sa personne un si sage conseiller (2).

Bien que ce récit soit imprégné d'idées mythiques, il n'est pas inconciliable avec l'histoire positive : les erreurs et les anachromisnes que l'on y relèverait, si l'on écrivait l'histoire de la conquête, n'étaient peut-être pas dans le texte nahua, dont Duran et Tezozomoc ont donné chacun une version libre. On peut les attribuer à ces écrivains; tous deux croient qu'il y eût trois ans d'intervalle entre le première apparition des Espagnols et leur retour. Il est vrai que l'exploration de Francisco Hernandez de Cordova eut lieu en 1517 et le premier voyage de Cortés en 1519; mais entre celui-ci et celle-là il y eut l'expédition de Juan de Grijalva en 1518 et, comme on le verra, c'est à elle que se rapporte le présent récit; or c'est moins d'un an après le

(1) La prédiction de Quilaztli est une imitation amoindrie de celle du Papa; aussi emploie-t-il, comme ce missionnaire, les chiffres 1, 2, 3, 4 pour indiquer que, tout en croyant fermement au retour des étrangers, il ne pouvait en préciser l'année. (Voy. plus haut, p. 473, note 1).

(2) Duran, t. II, p. 12-13; — Tezozomoc, ch. 109, p. 695-6 de l'édit. d'Orozco y Berra.

départ des premiers explorateurs de San Juan da Ulua (24 juin 1518) (1) que Cortés visita ce port (21 avril 1519). Les deux écrivains ne se trompent pas moins en affirmant que des Mexicains s'entendaient avec Grijalva par l'intermédiaire d'une femme qu'ils identifient avec Marina. Celle-ci n'entra en relations avec les chrétiens qu'au temps de Cortés. Mais il est parfaitement exact que des offrandes pour Quetzalcoatl furent remises à Grijalva au Rio de las Banderas et à l'Isla de los Sacrificios (2). » Nous avons su, depuis, dit Bernal Diaz, que Montezuma lui-même avait fait ordonner à ces Indiens de nous les présenter (3). » Il n'est pas moins vrai que ce monarque reçut dès lors des peintures sur toile d'aloès représentant les nouveaux venus et qu'il commença aussitôt à s'informer s'ils étaient les conquérants annoncés par le Papa. « Il eut la nouvelle de notre première arrivée avec Francisco Hernandez de Cordova ; il sut ce qui nous arriva aux batailles de Cotoche et de Champoton, n'ignorant pas non plus que nous avions peu de combattants, tandis que nos ennemis étaient fort nombreux ; et, enfin, il comprit que notre but était d'obtenir de l'or en échange de nos produits. Tout cela lui avait été peint sur des étoffes faites de *nequien*, qui est comme une sorte de fil de lin. Ayant été informé que nous suivions la côte vers ses provinces, il ordonna à ses gouverneurs, si nous abordions leurs terres, d'échanger de l'or avec nos perles, les vertes surtout, parce qu'elles ressemblaient beaucoup à leurs *chalchihuis*. Ces ordres avaient particulièrement pour but de mieux s'informer de tout ce qui concernait nos personnes et connaître nos desseins. La vérité est, — d'après ce que nous comprîmes, — que leurs ancêtres avaient prédit qu'il arriverait des hommes d'où le soleil se lève, et qu'il deviendraient leurs maîtres (4). »

(1) Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, publiée pour la Real Academia de la historia par D. José Amador de los Rios, 1re partie, l. XVII, ch. 15, p. 529 du t. I. Madrid, 1851, in-fo.

(2) Id. *ibid.*, ch. 14 et 15, t. I, p. 523, 525-528.

(3) *Hist. véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, trad. franç. par M. le Dr Jourdanet, ch. 13, p. 31.

(4) Bernal Diaz, *ibid.*, p. 29.

Torquemada reproche à Antonio de Herrera ou plutôt à l'auteur de la relation suivie par cet historien, d'avoir passé sous silence les offrandes de Montezuma à Grijalva; il est vrai que cet écrivain n'y fait allusion que vaguement au l. V, ch. 5 de la décade II, c'est-à-dire à l'endroit qui correspond à celui où Torquemada place cet épisode, mais il en a parlé très clairement, d'après Bernal Diaz, à ce qu'il semble, avec autant de détails que comportait son vaste plan, et au bon endroit, c'est-à-dire à l'occasion du séjour de Grijalva dans le Rio de Banderas (1). Ces critiques n'atteignent donc ni le chroniqueur général des Indes ni son auteur, mais comme elles sont très justes pour le reste et qu'elles jettent quelque jour sur la question, il faut en reproduire la dernière partie : « L'erreur provient, je pense, de ce qu'il ne reçut de renseignements que des Espagnols présents à l'affaire, et qu'il ne prit pas d'informations auprès des Indiens. La chose touchait pourtant ceux-ci en beaucoup de points et même en tout; car ils furent le but vers lequel convergeaient toutes les circonstances de la conquête et ils les connurent très bien : dès le principe, ils les historièrent au moyen de figures et de caractères et, depuis, quelques curieux de cette nation les mirent par écrit, après avoir appris à se servir de nos lettres. J'ai ces récits en ma possession ; j'envie le langage dans lequel ils sont écrits et je me féliciterais de pouvoir les traduire en espagnol avec autant de grâce et d'élégance qu'ils en ont en mexicain. Comme c'est de l'histoire pure et véritable, je les suis de tout point. Si le lecteur les prend pour des nouveautés, je dirai qu'ils n'en sont pas, mais que c'est la vérité, comme elle s'est présentée. Pourtant on ne l'a pas publiée jusqu'ici (2), parce que les auteurs peu nombreux qui ont écrit

(1) *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano*, édit. de Madrid, 1730, déc. II, l. III, ch. 9, p. 74.

(2) Torquemada paraît oublier que les relations de Grijalva avec les envoyés de Montezuma étaient brièvement mentionnées dans l'*Historia natural y moral de las Indias*, par le P. J. d'Acosta, publiée en 1590 (l. VII, ch. 24, p. 210-211 du t. II de l'édit. de Madrid, 1792); — dans la seconde décade de Herrara (l. III,) ch. 9, publiée en 1601, — et dans l'*Histoire véridique* de Bernal Diaz (ch. 13), encore inédite, mais qu'il connaissait pourtant (*Mon. ind.*. l. IV, ch. 5, 18, t. I, p. 357, 392). — On peut cependant soutenir qu'il cite

sur les affaires des Indes ne la savaient pas et n'avaient personne pour la leur apprendre. Je n'aurais pas non plus parlé de ces faits, si je n'en avais trouvé la confirmation dans le P. Fr. Bernardino de Sahagun, saint et grave religieux, qui fut du nombre des seconds qui travaillèrent à la conversion de la Nouvelle-Espagne, mais des premiers ou le premier investigateur des choses les plus secrètes de ce pays. Il en connut tous les mystères et fut occupé plus de soixante ans à écrire en langue mexicaine sur tout ce qu'il put apprendre par elle (1). »

non pas l'ouvrage de cet auteur, mais ses témoignages oraux, car il le connaissait personnellement. (*Ibid.*, p. 351). Il était plus excusable de ne pas savoir que les relations des messagers de Montezuma avec le premier explorateur espagnol sont exposées tout au long dans les histoires du P. Duran et de Tezozomoc, qui n'ont été publiées que de nos jours. L'une fut composée en 1581, l'autre en 1598 ; la première ne lui était pas totalement inconnue ; il avait entre les mains le résumé qui en fut fait par Juan Tobar. (*Mon. ind.*, l. II, ch. 54, 55 ; l. III, ch. 24 ; t. I, p. 171, 172, 295. — Cfr. E. Beauvois, *Les antiquités mexicaines du P. Diego Duran comparées aux abrégés des PP. J. Tobar et J. d'Acosta*, dans *Revue des Questions historiques*, n° de juillet 1885. 21e année, t, XXXVIII, p. 109-165).

(1) Torquemada, *Mon. ind.*, l. IV, ch. 13, t. I, p. 379-380.

III. Cortés-Quetzalcoatl (1).

D'après les témoignages si précis de Bernal Diaz, du P. Duran, de Sahagun, de Tezozomoc, et les remarques critiques de J. de Torquemada, il est indubitable que J. de Grijalva fut pris pour Quetzalcoatl et adoré comme tel. Cortés ne profita pas seulement de ses découvertes, il hérita aussi des qualités surnaturelles dont son prédécesseur avait été gratifié à son insu. Les Mexicains, n'ayant fait qu'entrevoir celui-ci, étaient naturellement portés à le confondre avec celui-là, et à croire que l'arrivée du second était le retour du premier. Montezuma, en apprenant que Cortés avait débarqué à Chalchihuicuechcan, s'empressa d'envoyer au-devant de lui cinq grands personnages pour le recevoir et lui porter des présents. En montant sur la capitane, les ambassadeurs laissèrent entendre qu'ils cherchaient leur dieu Quetzalcoatl; bien que Cortés ne sût pas encore ce qu'ils voulaient dire par là, il tira bon augure de ces mystérieuses paroles et il s'apprêta à jouer le rôle qu'on lui attribuait. S'étant vêtu de son plus riche costume, il s'assit avec apparat sur le château de poupe, avant d'admettre les envoyés en sa présence (2). Ceux-ci se prosternèrent, baisèrent le sol en signe d'adoration, brûlèrent devant lui de l'encens et des pailles teintes de leur propre sang (3), et le principal d'entre eux dit par l'intermédiaire de Marina et d'Aguilar : « Notre Dieu et Sei-

(1) Les §§ I et II forment les p. 466-495 du n° IV, t. IV du *Muséon*, août 1885.

(2) Torquemada, l. IV, ch. 14, p. 382 du t. I.

(3) Gomara, *Conquista de Mejico*, édit. de Vedia, p. 312.

gneur, soyez le bienvenu ; il y a longtemps que vos serviteurs vous attendent. Montezuma, votre vassal et votre lieutenant (1), nous a chargé d'un présent pour vous ; il vous supplie de le recevoir avec les vêtements dont vous faisiez usage au temps de votre séjour parmi nous, et il désire savoir si votre intention est d'aller à Mexico qu'il gouverne en votre nom pendant votre absence » (2).

Il est déjà fort remarqable que les Mexicains prétendissent avoir conservé quelques pièces du costume du dernier Quetzalcoatl, mais il l'est encore plus qu'un ancien casque, gardé par eux comme relique de leurs ancêtres, ressemblât assez à un casque espagnol, pour que Montezuma vît dans cette conformité une preuve de l'identité de Cortés avec le conquérant annoncé. C'est un fait certain qui nous est attesté par le véridique historien de la conquête du Mexique ; Teutlil, un des ambassadeurs, voyant le casque à demi doré que portait un soldat espagnol, dit : « Il ressemble à celui qui couvre la tête de Huitzilopochtli, notre dieu de la guerre, et qui nous a été laissé par nos ancêtres en souvenir de la race dont nous sommes issus. Mon maître Montezuma sera heureux de le voir. » On le lui donna et, lorsque le roi eut comparé les deux casques, il eut la certitude que nous appartenions à la race de ces hommes dont leurs aïeux avaient dit qu'ils viendraient commander dans ces contrées (3). »

Cette erreur faisait on ne peut mieux les affaires des Espagnols, d'autant plus qu'elle était partagée par les ennemis de l'infortuné monarque qui s'en firent une arme contre lui. Deux d'entre eux, Tlamapanatzin, descendant d'Acamapichtli, le premier roi de Mexico, et Atonaletzin, descendant de Montezuma I et parent du roi actuel, étaient au plus mal

(1) Ce n'était pas une figure de rhétorique : les Mexicains croyaient réellement que leurs rois n'étaient que les lieutenants de Quetzalcoatl. « Y fue tan creida su [de Quetzalcoatl] buelta de estos Mexicanos que los que entraban reinando, recibian el reino con esta condicion de que eran tenientes de su señor Quetzalcohuatl, y que en veniendo se lo dexarian, y le obedecerian, como vassallos, en él. (Torquemada, l. IV, ch. 14, t. I, p. 380; cfr. p. 381).

(2) Sahagun, l. XII, ch. 4, 5, p. 801 ;— Duran, t. II, p. 7, 17;—Torquemada, l. IV, ch. 14, t. I, p. 382, cfr. p. 385-6. (Voy. plus haut p. 478, note 2).

(3) Bernal Diaz, *Hist. vér.* ch. 38, p. 33-34 de l'édit. de Vedia; p. 87-88 de la trad. franç. de M. Jourdanet.

avec celui-ci, parce qu'ils n'avaient pas voulu brûler, conformément à une vieille ordonnance d'Itzcoatl, les antiques peintures et prophéties qu'ils tenaient de leurs aïeux. A la nouvelle de l'apparition d'un Quelzalcoatl, ils comprirent tout le parti qu'ils pourraient tirer de ces documents, et ils les portaient à Juan de Grijalva, lorsqu'ils furent informés de son départ. Mais, au retour des Espagnols, ils ne laissèrent plus échapper l'occasion ; se joignant à la première ambassade que Montezuma envoya à Cortés, ils s'abouchèrent avec Marina et Geronimo de Aguilar, leur déclarèrent qu'ils ne venaient pas de la part du roi, qu'au contraire ils demandaient le plus grand secret pour d'importantes communications qu'ils avaient à faire ; qu'ils s'offraient à remettre aux Espagnols des peintures et des livres de prophétie fort utiles pour leur gouverne. Cortés, tout disposé à prendre pour auxiliaires ces ennemis de Montezuma, leur donna un délai de douze jours pour aller chercher et apporter au camp ces tableaux et papiers. Il y avait des liasses de toile d'agavé sur lesquelles étaient peintes des figures de toutes sortes. Le secrétaire des deux personnages donna l'explication de ces documents qui concernaient les lois, l'administration de l'empire, son histoire, et les anciennes prophéties. La concession faite, en 1526, par Cortés aux détenteurs de ces titres, rapportait le contenu de chacun d'eux, mais le *vidimus* de 1617, conservé aux archives générales de Mexico et dans lequel cet acte était transcrit, a beaucoup souffert des injures du temps. Il y a de grandes lacunes dans la référence aux peintures. Heureusement l'on peut encore lire plusieurs passages relatifs au personnage qui nous intéresse ici : « Au temps du grand roi Acamapichi, le premier [roi], en l'année 1384, il vint un homme blanc, barbu, vêtu à la mode des *papas* [prêtres] de ce pays, paraissant être prêtre, avec un livre aux mains ; il lui dit en sa langue qu'il [le roi] était dans une grande erreur... mais que lui [il voulait] travailler pacifiquement au milieu d'eux [suivent trois membres de phrase trop fragmentaires pour donner un sens satisfaisant] ; que le légitime maître était proche, mais qu'il ne laisserait aucun de ses fils pour successeur. Il leur défendit de sacrifier leur prochain ; que ce n'était pas nécessaire [pour se concilier la faveur divine]... [Il leur interdit] de se nourrir de chair hu-

tonacs révoltés, en considération de ce qu'ils avaient reçu comme des hôtes les hommes dont ses aïeux avaient annoncé l'arrivée et qui devaient être de leur race (1).

La méprise se prolongea pendant tout le trajet de la Vera-Cruz à Mexico. Peu de jours avant l'arrivée des Espagnols à Tlaxcallan, les habitants de cette ville avaient été effrayés par des comètes et des tremblements de terre qui avaient renversé quelques-unes de leurs idoles (2). Dans leur ignorance, ils mettaient ces faits naturels en connexion avec la présence des étrangers. Aussi dans les débats qui eurent lieu au grand conseil de cette république aristocratique, l'un des chefs prononça-t-il entre autres les paroles qui suivent : « Seigneurs et indigènes chichimecs de la seigneurie de Tlaxcallan, vous savez qu'il est arrivé dans notre pays des dieux venant du côté où le soleil se lève; ils ont fait leur apparition entre les vapeurs et les brumes de la mer, dans des maisons et des monticules de bois, d'une manière mystérieuse, descendus d'en haut par la permission du seigneur de la création, du ciel, de la terre, de la nuit et du jour (3). » — « Ces étrangers qui, par leur valeur et la force de leurs armes, dit un autre chef (4), ressemblent plutôt à des dieux qu'à des hommes, ont délivré les Totonacs de la tyrannie de Montezuma; ils se disent vassaux d'un puissant roi et envoyés par lui pour nous apporter la connaissance du vrai dieu et nous aider contre notre ancien et mortel ennemi, le roi de Mexico. Ce sont des raisons pour leur faire bon accueil, comme nous le conseillent le seigneur de Cempoallan et les Totonacs; parce que s'ils sont puissants et immortels,

(1) Teniendo respeto à que tiene por cierto que somos los que sus antepasados les habian dicho que habian de venir à sns tierras, é que debemos de ser de sus linajes, y porque estábamos en casa de los traidores, no les enviò luego à destruir. (Bernal Diaz, ch. 48, p. 42 de l'édit. de Vedia; p. 113-114 de la trad. franç.).

(2) Herrera, dec. II, l. VI, ch. 3, p. 139 — Torquemada, l. IV, ch. 27, t. I, p. 415.

(3) D. Duran, *Hist. de las Indias*, t. II, p. 28.

(4) C'était Maxiscatzin selon Herrera (*Déc.* II, l. 6, ch. 3, p. 119) et Torquemada (l. IV, ch. 27, t. I, p. 415). — Domingo Muñoz Camargo l'appelle Xicotencatl (*Hist. de la républ. de Tlaxcallan*, dans *Nouv. ann. des voyages*, 4e série, t. XV, juillet-sept, 1843, p. 145). Ni Bernal Diaz (ch. 78) ni Duran (t. II, p. 28) ne le nomment.

comme on le dit, ils entreront bon gré mal gré dans notre cité. Rappelez-vous la prédiction que nous ont transmise nos ancêtres : d'après ce que leur avait annoncé un dieu pour lequel nous avons beaucoup de dévotion, des hommes blancs et barbus, envoyés par un grand roi et favorisés par un dieu puissant, et venant de lointains pays situés à l'Est, doivent faire alliance avec nous; ils seront montés sur des *acalles* (bâtiments d'eau = navires) plus hauts que des maisons. Ces fils du soleil auront des costumes et des usages bien différents des nôtres; ils se gouverneront d'après de petits livres et ils doivent introduire de nouvelles lois et coutumes. Ils porteront des armes auxquelles les nôtres ne pourront résister, et ils seront si vaillants que l'un d'eux vaudra plus de mille des nôtres; ils subjugueront tout le pays. Il me semble que ces temps sont venus : les signes et les prodiges que nous avons vus suffisent à me le faire croire; c'est pourquoi je vous engage à les recevoir de bonne grâce (1). »

Voilà comment raisonnaient les amis de la paix ; le jeune Xicotencatl, en sa qualité de capitaine général, fut d'un avis contraire. Il trouvait honteux pour des Tlaxcaltecs de se rendre sans coup férir ; il ajoutait que d'ailleurs les présages, comme d'ordinaire, étaient pour la plupart ambigus, et qu'il fallait d'abord s'assurer si ces monstres rejetés par la mer, sortis de son écume et montés sur de grands cerfs étaient immortels ou non (2). Son avis l'emporta et ce n'est qu'après avoir perdu beaucoup des leurs, sans avoir réussi à tuer un seul Espagnol, que les Tlaxcaltecs se décidèrent à parler de paix et à conclure avec leurs adversaires une alliance à laquelle ils restèrent constamment fidèles, même dans l'adversité. Dans les commencements des idées superstitieuses se mêlèrent à leur sincère dévouement. Ils tenaient leurs vainqueurs pour des hommes surnaturels et immortels, assistés

(1) Herrera, déc. II, l. VI, ch. 3, p. 139; — Torquemada, qui le reproduit mot pour mot dans ce passage, l. IV, ch. 27, t, I, p. 415; — Muñoz Camargo. *loc. cit.* p. 145. — Bernal Diaz mériterait d'être cité en tête, s'il était plus circonstancié, mais comme il parle surtout de ce qu'il a vu et entendu, on conçoit qu'il fût alors peu au courant de ce qui se disait dans la ville ennemie. Voyez pourtant ch. 78, p. 70 de l'édit. de Vedia, p. 193 de la trad.

(2) Herrera, *loc. cit.*, p. 139; — Torquemada, *loc. cit.*, t. I, p. 415.

de quelque divinité qui les rendait invincibles, ou même pour des dieux (1). Ils disaient qu'aucun pouvoir humain ne pouvait leur nuire (2). Même après quelques jours de relations suivies, ils leur demandaient : « Etes-vous les fils des dieux ou des hommes comme nous? Etes-vous descendus du ciel? Dites-nous si les dieux vous ont chargés de quelques messages pour nous. Nous obéirons volontiers aux ordres que vous nous communiquerez de leur part, que ce soit de faire la guerre ou d'offrir des sacrifices, car nous sommes les serviteurs des dieux (3). »

Une fois entrés dans ce cercle d'idées, ils associaient volontiers à leurs anciennes prophéties les phénomènes naturels qu'ils regardaient à travers le prisme de la crédulité. La nuée blanche, que l'on avait expliquée comme un indice de la venue des hommes de l'Est, continua à jouer un rôle après leur arrivée. En voici un curieux exemple, qui montre avec quelle opiniâtreté le peuple persiste dans des idées préconçues. Pendant la nuit qui suivit l'entrée de Cortés à Tlaxcallan, une croix bien travaillée fut dressée à Tizatlan sans que l'on sût par qui. Avec le concours de Maxiscatzin, il la fit transférer dans le temple de ce quartier, consacré à *Macuiltonal* (cinq soleils). La nuit suivante elle fut environnée d'une grande clarté, comme une nuée blanche (4); ce phénomène n'aurait rien eu d'étonnant, si des Indiens dignes de foi n'eussent prétendu l'avoir vue pendant trois à quatre ans jusqu'à la pacification du pays. Les seigneurs se joignirent aux prêtres pour discuter sur la signification de « cette clarté qui semblait venir des quatre parties du monde et descendre sur la croix. » Selon quelques-uns elle dénotait que la paix universelle allait régner désormais, que le culte

(1) Gomara, *Conq. de Méj.* édit. de Vedia, p. 332, — Herrera, déc. II, l, VI, ch. 6, 10, 11, p. 143, 151, 153; — Torquemada, l. IV, ch. 31, 35, p. 425, 431.

(2) Herrera, déc. II, l. VI, ch. 11, p. 154; — Torquemada, l. IV, ch. 37, p. 434.

(3) Muñoz Camargo, dans *Nouv, ann. des voyages*, 4e série, t. XV, 1843, p. 151.

(4) Una claridad del cielo... à manera de una niebla blanca. (Herrera, déc. II, l. VI, ch. 15, p. 160).

et les rites du pays seraient abolis (1); que la renommée des nouveaux venus s'étendrait partout et que les événements attendus depuis longtemps allaient se réaliser. « Nous en sommes, ajoutait-on, au *Tlatzompan*, qui est la fin du monde. Ils sont venus ceux qui doivent rester; on ne doit pas s'attendre à autre chose, puisque c'est l'accomplissement des prophéties transmises par nos ancêtres. » Ne sachant pas le nom de la croix, ils l'appelèrent *tonaca cuauitl*, c'est à dire le bois qui donne de quoi soutenir notre vie (2).

Les Mexicains avaient en effet de longue date une conception matérialiste des avantages attachés au culte de la croix. Le Papa Quetzalcoatl avait dû leur parler de cet emblème du salut (3), ainsi que des biens spirituels et temporels réservés à ses adorateurs (4). Le second de ces points était le seul qu'eussent retenu les néophytes, parce que seul il avait de l'intérêt pour eux ; et, comme pour des Indiens de la zone tropicale, l'eau était la source de toute fertilité, ils invoquaient la croix pour obtenir la pluie. Ce culte s'était propagé d'autant plus naturellement chez les Mexicains, que

(1) Pour comprendre par quelle association d'idées les indigènes étaient arrivés à regarder la nuée blanche comme un signe de paix ou de changement de religion, il faut savoir que les vieilles prophéties disaient » Cuando estos [hombres barbudos] vinieren cesarán todas las guerras, y en toda parte del mundo habrá paz y amistades.., Entonces perecerán nuestros dioses y no habrá mas que uno en el mundo. » (Ger. de Mendieta, *Hist. ecles. ind.* l. III, ch. 2, p. 180; — Cfr. Torquemada, l. II, ch. 90, t. I, p. 235-6). Les mêmes écrivains qui rapportent cette prédiction affirment que les Tlaxcaltecs s'y référaient (Mendieta, l. III, ch. 49, p. 309; — Torquemada, l. XVII, ch. 27, p. 201).

(2) *Cuautli* ou *quauhtli*, bois, et *tonaca*, notre vie ; d'où *tonacayotl*, le maïs, qui formait la base de l'alimentation des Mexicains (Torquemada, l. XVII, ch. 27, t. III, p. 202).

(3) El que obrase bien en su empleo, en todo seria mejorado y siempre lograria el bien con ellos. (*Concession de Cortés*, 1526, dans *Col.* de J. G. Icazbalceta. t. II, p. 10; — Cfr. plus haut, p. 577).

(4) Il est certain du moins que Cortès leur parlait ainsi. — Dixo F. Cortés al sacerdote y à los señores [de Yucatan]..... que si à él [el verdadero dios] se bolvian, se librarian de las perpetuas penas de el infierno, y tendrian cierto los bienes espirituales, buenas sementeras, y todos los bienes temporales. (Torquemada, l. IV, ch. 9, t. I, p. 367). — Puso en cada pueblo una cruz : mando que la tuviesen en mucha reverencia... que de aquella santa insignia, les avia de proceder el sumo bien en este mundo y en el etro (Id. l. IV. ch. 26, p. 417). — Pour le Mexique, voyez ce qui suit.

leur ancien dieu des vents et de la pluie qui les suit, Quetzalcoatl avait pour emblème une sorte de croix représentant les quatre points cardinaux et par suite les quatre vents. Ce qui s'était passé au temps du Papa se reproduisit aux débuts de la conquête espagnole : Cortés, après avoir brisé les idoles du grand temple de Mexico, leur substitua le crucifix et l'image de la Sainte-Vierge (1), disant que, « par leur vertu, les Indiens obtiendraient de bonnes récoltes et mille autres biens qu'ils attribuaient à leurs faux dieux. Peu de temps après vinrent des Indiens chargés de tiges de maïs vert à demi-fanées, et se plaignant de ce qu'il ne fût pas tombé de pluie depuis la suppression du culte national dans le grand temple : « Puisque tu nous a privés des dieux auxquels nous demandions la pluie, ajoutaient-il, fais-nous en obtenir du tien, sans quoi nos récoltes se perdront. » Cortés le leur promit et, en effet, il plut abondamment à la suite d'une procession que les Espagnols firent autour du temple transformé en église (2). — Cet exemple authentique nous aide à comprendre comment les indigènes avaient, dès les temps précolombiens, confondu la croix du Christ avec celle de Quetzalcoatl, et donné à celle-ci un nom qui est la traduction littérale des périphrases par lesquelles le mysticisme catholique désignait le crucifix ; en latin par exemple : *lignum vitale crucis* (S. Avitus) ; en vieux norrain : *lifstré thjodar* (arbre de la vie d'homme). Si les Thaxcaltecs avaient su que *tonacaquauitl* (l'arbre de notre vie) était la traduction presque littérale de ces locutions européennes et s'appliquaient au même objet, ils auraient été étonnés encore bien plus qu'ils ne le furent, en voyant que la croix, dont ils avaient fait un dieu (3), était aussi adorée par les chrétiens.

(1) Bernal Diaz, ch. 107, 108, p. 298-299 de la trad. de M. le Dr Jourdanet.

(2) Andrés de Tapia, *Relacion sobre la conquista de Mexico*, p. 586 du t. II de *Col. de documentos para la historia de México*, t. II, 1866 ; — Herrera, déc II. l. VIII, ch. 6, p. 209 ; — Torquemada, l. IV, ch. 53, t. I, p. 464. — Plus tard des Floridiens, avant d'avoir été évangélisés par les Espagnols, demandèrent également à Hernando de Soto, le signe qui assure la victoire et procure la pluie, c'est-à dire la croix. (E. Beauvois, *La Fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride*, dans *Muséon*, t, III, n° 3, juillet 1884, p. 421. Louvain, in-8°).

(3) Estaban muy admirados los Tlascaltecas viendo que los Cristianos adoraban al dios que ellos llamaron *Tonacaquahuitl;* que significa arbol del

Les habitants de Cholullan, frères, longtemps alliés et voisins des Tlaxcaltecs, rendaient un culte particulier à Quetzalcoatl, qui était le patron de leur ville (1). Forts de sa protection, ils espéraient que leur dieu anéantirait les Espagnols avec la foudre et les tempêtes (2). Ils avaient élevé en son honneur un magnifique temple où affluaient des pèlerins de toutes les parties du Mexique (3). Leurs légendes rapportaient que Quetzalcoatl, vaincu par Huemac et forcé de quitter cette ville où il avait résidé vingt ans, emmena avec lui quatre des jeunes chefs de la cité et, qu'au moment de s'embarquer sur la côte de Guazacoalco pour s'en retourner vers l'Est, il les renvoya chez eux, en les chargeant d'annoncer à leurs compatriotes que « plus tard, des hommes blancs, à longue barbe comme lui, guidés par les étoiles, viendraient par mer du côté du soleil levant ; que c'étaient ses frères et qu'ils seraient maîtres du pays. » Les Cholultecs n'attendaient donc pas avec crainte, comme les autres Mexicains, la venue de ces conquérants : ils croyaient que Quetzalcoatl devait les gouverner et les réconforter. A la vue des

sustento, que asi lo llamaban los antiguos (Ixtlilxochitl, *Hist. chichimeca,* ch. 84, p. 294 du t. IX, de Kingsborough ; — Cfr. ch. 79, p. 287). — Antsnio de Saavedra Guzman, noble mexicain, dit en parlant des Indiens du Yucatan :

« Tienen allí la cruz y la adoran
» Con gran veneracion y reverencia ;
» Dios de lluvias continuo la llaman,
» Y estava en un gran templo de abstinencia.
» Todos muy de ordinario la estimavan
» Con gran solicitud y continencia.
» Dizen que en Yucatan por uso avia
» Ponerla sobre el cuerpo que moria. »

(*El Peregrino Indiano,* Madrid 1599, in-12, nouv. édit, préparée par Fern. Ramirez, et publiée dans le feuilleton de *El sistema postal,* Mexico 1880. — Cité par Orozco y Berra dans son *Hist. antigua de Mexico,* t. IV, p. 97-98).

(1) Explicat. du *Codex Vaticanus,* dans le t. V de Kingsborough, p. 177 ; — A. de Tapia, p. 574 du t. II de la *Colec.* d'Icazbalceta ; — Gomara, p. 337 de l'édit. de Vedia ; — D. Duran, t. II, p. 118, 121 ; — Herrera, déc. II, l. 7, ch. 2, p. 172 ; — Torquemada, l. VI, ch. 24, p, 50-51.

(2) Herrera, déc II, l. 7, ch. 2, p. 171 ; — Torquemada l. IV, ch. 38, 40 ; t. I, p. 435, 441.

(3) Las Casas, *Apolog. Hist.*, ch. 122, extr. dans le t. V, p. 450 de son *Hist. de las Indias ;*—Torquemada, l. III, ch. 19, t. I, p. 281 ; l. VI, ch. 24, t. II, p. 51.

navires espagnols, ils s'écriaient que c'étaient des temples amenés par leur dieu pour y résider, mais après le débarquement des conquérants, ils disaient : « Voilà beaucoup de dieux, ce n'est pas notre Quetzalcoatl (1). »

Leur clairvoyance provenait sans doute de ce qu'étant mieux familiarisés que les autres Mexicains avec les traditions sur Quetzalcoatl, ils avaient constaté qu'elles ne s'appliquaient pas de tout point aux Espagnols. Leur conduite vis à vis de ces derniers s'explique ainsi de la manière la plus logique. Dès le premier abord ils se posèrent en ennemis des nouveaux venus et ils tentèrent de les massacrer par trahison. Dans la lutte qui s'en suivit, ils éprouvèrent à leurs dépens le peu de véracité d'une vieille légende qui courait sur le compte de Quetzalcoatl, le dieu de la pluie et surtout de son temple ; on rapportait que si l'on arrachait une pierre de cet édifice, l'eau commencerait à couler à flots par l'ouverture, et qu'en cas de guerre il suffirait d'y pratiquer une brèche pour en faire jaillir des torrents d'eau et noyer les agresseurs. Mais on eut beau démolir la plus grande partie des parois de la somptueuse pyramide, on ne découvrit aucun réservoir, pas la moindre petite source (2). Ce puéril expédient n'ayant pas eu plus de succès qu'une résistance vraiment héroïque, les Cholultecs survivants en prirent leur parti et agirent comme s'ils eussent été convaincus que Cortés était bien Quetzalcoatl : ils firent alliance avec lui, lui fournirent des auxiliaires pour marcher contre Montezuma, l'instigateur de la trahison si terriblement punie, et les Espagnols n'eurent qu'à se louer de leur fidélité (3).

L'une des villes par lesquelles avait à passer le corps expéditionnaire, Tezcuco, était pleine de souvenirs de Quetzalcoatl; bien que sa population fût de race ou tout ou moins de langue et de civilisation nahua, sa glorieuse dynastie se vantait de descendre des Toltecs par le grand chichimec Xolotl. Les anciens Toltecs, dit un de leurs descendants, étaient blancs

(1) B. de las Casas, *Apolog. Hist.*, ch. 122, p. 451 du t. V de son *Hist. de las Indias*; — G. de Mendieta, *Hist. ecles. indiana*, l. II, ch. 7, p. 86; — Torquemada, l. VI, ch. 24, t. II, p. 51.

(2) Domingo Muñoz Camargo, dans *Nouv. ann. des voyages*, 4e série, t. XV. juill.-sept. 1843, p. 163; — Torquemada, l. IV, ch. 40, t. I, p. 440.

(3) F. Cortés, *IIa carta-re'acion*, p. 21 de l'édit. Vedia.

et barbus (1), et en effet Tecocoltzin, qui devait être le huitième roi de Tezcuco, avait le teint aussi clair que pas un Espagnol (2). Le roi d'alors, Cacama, se conformant à l'avis de son père Nezahualpilli (3), avait été l'un des premiers à conseiller à son oncle Montezuma de recevoir les étrangers et il persista dans cet avis jusqu'au dernier moment (4) ; les princes firent le meilleur accueil à Cortés et le peuple se jetait à genoux pour adorer les fils du Soleil, leur dieu, en s'écriant : « Les événements annoncés tant de fois par notre bien aimé monarque Nezahualpilli sont arrivés (5) ! » Pendant le reste du trajet jusqu'à Mexico, une foule nombreuse se pressait sur le passage des hommes blancs et barbus, admirant leurs armes et surtout leurs canons, leur costume, leurs chevaux, et disant que c'étaient véritablement des dieux venus de l'Est. Les vieillards, qui étaient mieux au fait des antiquités, disaient en soupirant : « Ce sont bien eux qui doivent être les maîtres de nos personnes et de nos terres, puisque malgré leur petit nombre ils ont été assez forts pour vaincre tant de nations (6) ! »

Montezuma avait fini par s'assurer que les Espagnols n'étaient ni invincibles ni immortels ; il n'en persistait pas moins à les regarder comme les conquérants annoncés par ses ancêtres (7) et comme des hommes de sa propre race. Le discours qu'il tint à Cortés, lors de leur première entrevue solennelle, contient plusieurs allusions à notre sujet. Voici d'abord la version envoyée à Charles-Quint par le conquérant lui-même : « D'après d'anciennes traditions sur nos ancêtres, moi et nous tous qui habitons cette terre, nous n'en sommes pas originaires, mais bien étrangers et venus de pays lointains ; nous savons aussi que notre race a été amenée dans ces contrées par un seigneur dont tous étaient

(1) Ixtlilxochitl, cité plus haut, p. 467 note 10.
(2) Torquemada, l. IV, ch. 42, t. I, p. 444 ; l. VII, ch. 3, t. II, p. 504,
(3) Voy. plus haut, p, 478.
(4) Torquemada, l. IV, ch. 35, 36, 42 ; t. I, p. 429-430, 433, 444.
(5) Torquemada, l. IV, ch. 42, t. I, p. 444.
(6) Torquemada, l. IV. ch. 45, 46, t. I. p. 448, 451 ; — Herrera, déc. II, l. VII, ch. 4, 5, p. 175, 177-8.
(7) Bernal Diaz, *Verd. hist.*, ch. 90.

sujets et qui retourna dans sa patrie (1). Il en revint longtemps après (2), si longtemps que les gens restés ici, s'étant mariés avec les femmes indigènes, en avaient eu de nombreux enfants et avaient bâti des centres de population où ils vivaient. Quand il voulut les emmener avec lui, ils refusèrent de le suivre, même de le reconnaître pour seigneur ; il repartit donc [seul]. Nous avons toujours cru que sa postérité viendrait subjuguer cette terre et ses habitants. D'après ce que vous dites du pays d'où vous venez, qui est situé au soleil levant, et du grand seigneur ou roi qui vous a envoyé, nous croyons et nous tenons pour certain que c'est notre seigneur naturel, d'autant plus qu'il y a longtemps qu'il nous connaît, comme vous le rapportez. Recevez donc l'assurance que nous vous obéirons et vous reconnaîtrons comme seigneur, au lieu et place du grand roi dont vous parlez, le tout sans réserve ni fraude. Ce que vous ordonnerez dans toute cette terre, c'est à dire dans tout le territoire qui m'est soumis, sera exécuté et tout ce que nous possédons est à votre disposition. Etant dans votre patrie et votre maison, récréez vous et reposez-vous des fatigues du voyage et des combats que vous avez livrés (3)... » Cortés avoue qu'il se garda bien de le détromper, mais qu'il lui laissa croire que l'empereur était le maître annoncé (4).

(1) C'était le premier Quetzalcoatl (E. Beauvois, l'*Elysée des Mex.*, p. 265-280.)

(2) Il s'agit cette fois du Papa-Quetzalcoatl (Voy. l'*Elysée des Mex.*, p. 280-284. — Cfr le présent mém. p. 469-471.)

(3) F. Cortés. *IIa carta-relacion*, édit. Vedia, p. 25-26; — édit. Gayangos, p. 86. — Ce discours a éte reproduit, sauf quelques variantes insignifiantes, dans l' *Hist. gen. y nat. de las Indias* de Gonzalo Fernandez de Oviedo, qui dit avoir reçu de Cortés lui-même ses *Cartas de relacion* (édit. de la *Real Academia de la historia* par D. José Amador de los Rios, 2e part. l. XXXIII, ch. 5, p. 285 du t. III). — Plus tard, lors de la prestation de foi et hommage à Charles-Quint, Montezuma répéta à peu près les mêmes paroles, en ajoutant que le chef méconnu dit, en partant, qu'il reviendrait ou enverrait des forces pour soumettre les récalcitrants. (Cortés, *ibid.*, édit. Vedia, p. 30; aussi dans Oviedo, *ibid.*, l. XXXIII, ch. 9, p. 296 du t. III; — Gomara, p. 356 de l'édit. Vedia). Bernal Diaz, tout en abrégeant le discours (ch. 101), nous a conservé un trait précieux omis par Cortés; c'est que la prédiction était « consignée dans leurs mémoriaux » (señalado en sus libros de cosas de memorias).

(4) Cortés. *IIa Carta-relacion*, édit. Vedia, p. 26; — Oviedo, *ibid.*, p. 86.

Ce discours fut traduit par les interprètes officiels de l'armée, Marina et Aguilar ; l'une le rendait du nahua en maya, et l'autre le faisait passer du maya en espagnol, et c'est de cette langue que Pierre Martyr, à qui l'on doit ce renseignement, l'imita en latin. Il y introduisit quelques variantes. D'après lui les immigrants étaient venus par mer, soit de leur plein gré, soit poussés par la tempête. Ils avaient élu des princes et des vieillards pour les gouverner pendant l'absence de leur premier chef qui, lors de son second départ, leur fit des menaces, mais qui n'avait pas reparu depuis. Montezuma pensait que le roi d'Espagne était issu de ce prince (1). Bien que ces traits ne se trouvent pas dans la seconde relation de Cortés, il n'est pas dit qu'ils aient été inventés par le traducteur latin, celui-ci ayant puisé non-seulement dans les rapports adressés au Conseil royal des Indes, mais encore dans des lettres privées et dans les récits des Espagnols revenus du Mexique (2). Cortés d'ailleurs a bien pu omettre des paroles qui étaient indifférentes pour lui, bien qu'elles ne le soient pas pour notre sujet. — Andrés de Tapia, qui mérite bien quelque créance, ayant été témoin oculaire comme Cortés, parle aussi de l'arrivée des premiers émigrants sur des navires (3). Le discours qu'il met dans la bouche de Montezuma n'est d'ailleurs pas moins bref que celui de la *Segunda carta-relacion* dont il se rapproche beaucoup. — Bernal Diaz del Castillo résume en quelques lignes « l'éloquent » discours de Montezuma ; il ne dit sur les immigrants primitifs rien que de connu, mais il nous apprend que Montezuma connaissait l'expédition de l'année précédente [Juan de Grijalva] et celle qui remontait à deux ans [Hernandez de Cordova], et qu'il avait des peintures des combats de Potonchan, de Tabasco et de Tlaxcallan (4).

Francisco Lopez de Gomara, qui était chapelain de Cortés, a naturellement suivi sa relation, en ajoutant que les

(1) *De orbe novo* Petri Martyris Anglerii. Edit. Hakluyt. Paris 1587, in-18, déc. V, ch. 3, p. 353-4.

(2) Idem, *ibid.*, déc. IV, ch. 9, p. 318.

(3) *Col.* de Icazbalceta, t. II, p. 580.

(4) Bernal Diaz, *Verd. hist.*, ch. 89. 90, p. 231, 235 de la trad. de M. le Dr Jourdanet. — Cfr. le discours de Montezuma à ses vassaux, ch. 101, p. 103 de l'édit. de Vedia, p. 283 de la trad. de M. le Dr Jourdanet.

fils du chef disparu devaient venir gouverner les Mexicains, faire règner parmi eux la justice et la paix, et rétablir les lois anciennes et la religion de leurs ancêtres ; mais ce qu'il y a de plus neuf chez lui, c'est l'explication que Montezuma donne de ses appréhensions. « Seigneurs et guerriers, dit-il, selon l'interprétation de Marina et d'Aguilar, je me félicite de voir des hommes comme vous dans mon palais et mon royaume, pour vous honorer et vous récompenser selon votre mérite et votre rang. Si jusqu'à présent je vous ai prié de ne pas entrer ici, c'est que les miens appréhendaient fort de vous voir ; ils étaient effrayés de vos affreuses barbes, des animaux sur lesquels vous étiez montés et de ce que, venus du ciel, vous en faisiez descendre les éclairs et le tonnerre, de manière à faire trembler la terre. Mais, comme je sais maintenant que vous êtes des hommes, mortels, gens de bien et ne faisant tort à personne ; comme j'ai vu vos chevaux qui ressemblent à des cerfs, et vos canons qui sont des sarbacanes, je tiens pour des mensonges ce que l'on disait et je vous regarde comme des parents ; car, d'après ce que j'ai entendu dire à mon père, qui le tenait du sien, nos ancêtres et les rois de qui je descends n'étaient pas originaires de ce pays-ci (1). » Le reste comme dans la *Segunda carta-relacion* de Cortés.

Inutile de traduire Herrera (2) et Torquemada (3) qui, en ce point, le copie mot pour mot : leur version du discours de Montezuma n'est qu'une amplification du passage correspondant de Gomara. Pour trouver des variantes de quelque importance, qui ne soient pourtant pas en contradiction avec les auteurs déjà analysés, il faut descendre jusqu'à Sahagun qui suivait spécialement les sources mexicaines. Il faut en extraire ce qui nous concerne en reproduisant l'excellente traduction de M. le Dr Jourdanet : « Soyez le bienvenu, Monseigneur, dit à Cortés le roi Montezuma ; vous êtes arrivé dans ce pays qui est le vôtre, dans votre ville et à votre demeure qui est Mexico ; vous êtes venu vous asseoir

(1) Gomara, *Conq, de Mex.*, p. 341 de l'édit. Vedia.

(2) Déc. II, l. VIII, ch. 7, p. 178-9. — Cf. pour le discours de Montezuma à ses sujets, déc, II, l. IX, ch. 4, p. 220.

(3) *Mon. ind.*, l. IV, ch. 47, t I, p. 452.

sur votre trône, sur votre siège, que j'ai occupé moi-même en votre nom pendant quelques jours. D'autres rois déjà défunts le possédèrent avant moi..... Nous avons tous eu la charge de votre administration et de vos sujets..... Il y a longtemps que les yeux de mon cœur se portaient dans la direction d'où vous êtes venu. Vous êtes sorti d'entre les nuages et les brouillards, d'un lieu caché à tous. En vérité, les rois nos prédécesseurs nous ont laissé dire que vous deviez revenir pour gouverner vos royaumes et pour vous asseoir sur votre trône et votre siège. Je vois maintenant que tout cela était vérité. Soyez donc les bienvenus (1)..... »

Jusqu'ici il n'a pas été dit que le nom de Quetzalcoatl ait été prononcé dans la mémorable entrevue, quoiqu'il dût être sur les lèvres de tous les indigènes. Il n'est en effet pas douteux que Montezuma ne fît allusion à ce dieu en parlant du chef de la migration. S'il restait le moindre doute à cet égard, il suffirait, pour le lever, de citer le passage suivant du P. Duran. Après que Cortés eut été accueilli avec le même cérémonial que le dieu Huitzilopochtli lui-même, Montezuma lui souhaita la bienvenue par l'intermédiaire de Marina, ajoutant qu'il se réjouissait de le voir dans le royaume laissé par son père le Dieu Quetzalcoatl ; que lui, il l'avait gouverné comme son indigne lieutenant, mais qu'il le lui rendait volontiers, puisque c'était annoncé dans les prophéties et les traditions de ses ancêtres (2).

IV. Récapitulation et conclusion.

De cette analyse du discours de Montezuma il ressort que toutes les versions, malgré leurs variantes, sont d'accord sur le long intervalle qui sépare la disparition et le retour de Quetzalcoatl et sur l'identité ou la parenté de celui-ci

(1) Sahagun, l. XII, ch. 16, p. 811-812 de la trad. franç. — J. Suarez de Peralta qui suit en ce point la version de Sahagun, fait dire à Montezuma : « De donde abeis, Señor [Cortés] venido? De entre las nubes? Ellas os trujeron y las nieblas, lugar à todos escondido. » (Dans *Noticias historicas de la Nueva-España* publiées par D. Justo Zaragoza, Madrid 1874, in-4°, ch. XIII, p. 107.)

(2) *Hist. de las Indias.*, t. II, p. 35.

avec Cortés ou même Charles-Quint. En joignant aux autres ce témoignage du souverain, qui avait fait faire une enquête sur les anciennes traditions et qui, malgré la rareté des documents échappés aux bûchers d'Itzcoatl, devait être assez bien informé, on ne peut douter qu'il n'existât des prophéties sur la venue d'hommes blancs et barbus, et qu'il n'y eût au moins deux personnages anciens du nom de Quetzalcoatl. Nous croyons qu'il y en avait un bien plus grand nombre, les Toltecs et les autres peuples nahuas ayant chacun des légendes sur le chef des immigrants et l'appelant les uns Quetzalcoatl ou Camaxtli, les autres Huitzilopochtli ou autrement. De ces différences de noms il résulta une confusion qui ne pouvait gêner des peuples croyant en la palingénésie. En regardant ces personnages comme des avatars l'un de l'autre, ils les ramenaient tous à un seul et, dans cette doctrine, ils ne faisaient aucune difficulté d'identifier avec Quetzalcoatl tout réformateur de race blanche venu de l'Est. On sait que deux d'entre eux durent quitter le Mexique à la suite de grands revers ; l'un était le dernier Quetzalcoatl des Toltecs qui, avec une partie de ses fidèles, émigra vers le Yucatan et le Honduras et porta la civilisation toltèque et la langue nahua dans plusieurs contrées de l'Amérique centrale ; l'autre était un missionnaire chrétien, d'origine inconnue, du moins pour les Mexicains, mais que sa qualité de papa, ses doctrines évangéliques, ses caractères physiologiques, son costume, la date de son arrivée au Mexique précisément à l'époque où furent établies des relations suivies entre la colonie gaélique de l'Escotiland et la zone tropicale de l'Amérique, nous autorisent à regarder comme l'un des papas columbites du bassin du Saint-Laurent. Après avoir évangélisé les Chichimecs de Cholullan et de Tlaxcallan, vers la fin du XIVe siècle, il alla s'embarquer sur la mer de l'Est, annonçant que des hommes blancs et barbus, ses frères, viendraient dans quatre ou cinq générations. On prit ces paroles pour une prophétie et elles furent appliquées aux Espagnols, blancs et barbus comme lui et venant précisément du côté par où il avait disparu.

Mais alors, si les Indiens attendaient les conquérants, on peut se demander pourquoi les Tlaxcaltecs, les Cholultecs

et les Aztecs, à la différence des Totonacs, leur firent d'abord si mauvais accueil. Pour les Tlaxcaltecs et les Cholultecs la réponse est facile : une partie des premiers voulaient mettre à l'épreuve les prétendus *teules* (dieux) et les autres refusaient de les reconnaître pour tels. Quant aux Mexicains, l'affaire est plus compliquée. D'un côté, semble-t-il, ils croyaient sincèrement au retour de Quetzalcoatl et prenaient Cortés pour ce dieu ; mais d'autre part, ils attribuaient aux magiciens un pouvoir presque égal à celui de la divinité et assez de sagesse pour contrôler les décrets de la Providence, les modifier par des incantations et même les annuler. A ce point de vue il n'y avait donc pas d'impiété pour Montezuma à vouloir retarder, au moins jusqu'après sa mort, l'accomplissement des anciennes prophéties ; une telle entreprise entrait au contraire parfaitement dans sa manière de voir et de penser : chaque jour il immolait des victimes humaines pour apaiser ses dieux, les rendre propices et leur dicter des actes contraires à leurs desseins. Sa conduite prouve qu'il n'était pas fataliste ou que du moins, s'il croyait aux arrêts du destin, il les regardait comme révisables, sans être tenu de s'y conformer avant de les juger définitifs. Ainsi il ne sortait pas de son rôle en recourant, pour sa sauvegarde, à toute sorte d'expédients licites ou illicites. Il usa d'abord de prévenance et de soumission pour se concilier le Quetzalcoatl imaginaire, mais voyant que les prières et les présents n'arrêtaient pas la marche des envahisseurs, il essaya de s'appuyer sur le farouche Tezcatlipoca-Huemac, l'éternel ennemi du dieu plein de mansuétude. L'inefficacité des hécatombes finit par le convaincre de l'impuissance du premier (1); il se soumit dès lors au second avec une résignation qui, ne pouvant être chrétienne, devait être celle d'un désespéré. Il ne paraît pas avoir fait de sérieux efforts pour se soustraire au joug; en quoi il restait conséquent avec lui-même, car, même après s'être assuré que les conquérants étaient des hommes en chair et en os (2), ayant dû reconnaître que leur dieu était prépondé-

(1) E. Beauvois, l'*Elysée des Mex.*, p. 42, 301-315.

(2) Cortés, *IIa Carta-relacion*, p. 25 de l'édit. Vedia; — Bernal Diaz, ch. 30, p. 235 de la trad. de M. le Dr Jourdanet; — Gomara, p. 341 de l'édit. Vedia.